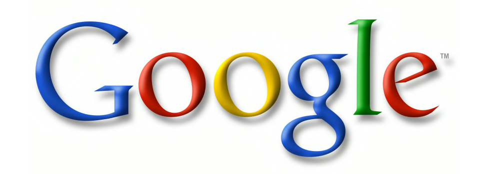





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU.

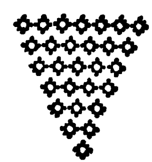
QUATRIE'ME PARTIE.

HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU,
REINE D'ANGLETERRE,

Par M. l'Abbé PRÉVOST,

Aumônier de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince de Conty.

QUATRIE'ME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS DESBORDES, vis-à-vis la Bourſe.

M. D. CC. XL.

HISTOIRE

DE MARGUERITE D'ANJOU.

LIVRE QUATRIE'ME.

EDOUARD n'attendit point qu'on vint le défier dans ses Murs. Il comprit que tout le tems qu'il laisseroit au Comte pour grossir son Armée étoit autant d'avantage qu'il accordoit contre lui ; & satisfait de la sienne, qui s'étoit extrêmement fortifiée pendant vingt-quatre heures qu'il avoit passées à Londres, il n'eut pas plutôt appris que l'Ennemi avoit parû à S. Albans qu'il partit avec cinquante mille hommes pour lui épargner la moitié du chemin. Ain-

ſi les deux Armées ſe chercherent avec une égale ardeur. Edouard n'oſant confier à perſonne la garde de Henri, l'avoit tiré de la Tour pour le faire conduire ſous ſes yeux, & ſi ce fut un motif de courage pour ſes Troupes, c'en fut un de fureur pour tous les Partiſans de la maiſon de Lancaſtre. On ſe rencontra près de Barnet, le 14. d'Avril de l'année 1471; jour terrible où le Ciel avoit marqué la déciſion d'un ſi grand différend ! Chacun ſe traitant de rébelle, on n'eſpéroit point de quartier après avoir été vaincu; & tant de haine, comme accumulée entre les deux Partis, ne faiſoit attendre à perſonne ni pitié ni ménagement.

Comme la relation de cette célébre Journée conſiſte dans un petit nombre de faits ſimples & précis, il y a peu de différence entre les Hiſtoriens ſur les circonſtances. Soit qu'ils n'ayent fait que ſe copier les uns les autres, ſoit qu'ils ayent écrit ſur des Mémoires d'une fidélité égale, ils employent juſqu'aux mêmes termes, & l'on

n'eſt point embarraſſé ici par la variété des témoignages. La Bataille de Barnet commença au lever de l'aurore, & dura juſqu'à midi. On n'a peut-être jamais vû deux Armées combattre avec plus de valeur & d'obſtination. Celle du Comte de Warwick, quoiqu'inférieure en nombre, commença l'attaque, & ſon premier choc fut ſi impétueux que le Comte ſe flatta d'abord de la victoire, ſur-tout lorſqu'ayant détaché quelques Eſcadrons de ſa troiſiéme ligne pour redoubler la premiere charge, il eut fait perdre tant de terrein aux Ennemis qu'il en vit fuir un grand nombre à toute bride. Mais Edouard, qui entendoit mieux la Guerre que le Gouvernement, fit avancer auſſitôt ſon corps de réſerve, & prenant l'Armée du Comte en flanc, il la mit à ſon tour dans un déſordre qui changea la face du combat. Il fut difficile au Comte de former aſſez tôt un détachement pour l'oppoſer à une attaque ſi preſſante. Le Comte d'Oxford, qui avoit pouſſé les Troupes d'Edouard,

fit volte face pour suppléer à ce défaut ; mais cette précaution qui pouvoit servir à réparer le mal, en devint un plus grand que celui qu'elle devoit arrêter. Le Comte portoit sur ses armes une Etoile avec des Rayons, ce qui leur donnoit beaucoup de ressemblance avec celles d'Edouard, dont la devise étoit un Soleil. Un brouillard qui se leva pendant la mêlée n'ayant point permis aux Troupes de Warwick de remarquer cette différence, elles y furent si malheureusement trompées, qu'au lieu de recevoir le secours du Comte elles le chargerent brusquement. La confusion qui suivit de cette méprise, favorisa tellement Edouard qu'il continua de les pousser avec une nouvelle furie. Envain le Comte de Warwick, qui s'apperçut d'une si fatale erreur, employa-t'il la main & la voix pour faire ouvrir les yeux à ses gens. Les uns se croyant trahis par leur propre parti, fuyoient vers Edouard. D'autres qui voyoient prendre à ceux-ci la fuite, s'imaginoient qu'Edouard les attaquoit par derriere,

& se précipitoient comme eux dans les armes de leurs Ennemis. Enfin Warwick, entraîné par le désespoir d'une si malheureuse avanture, se jetta dans la mêlée la plus épaisse, autant pour arrêter ses Soldats aveuglés, que pour les vanger par des ruisseaux de sang. Il étoit à pied, contre l'usage qu'il avoit toujours observé dans les combats. Toute sa valeur ne l'empêcha point de succomber au nombre. Il tomba percé de coups. Montaigu, son frere, s'étant jetté après lui pour le dégager, périt presqu'au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable. Edouard, quoi qu'assuré de la victoire après la mort des deux Chefs, renouvella l'ordre qu'il avoit donné en commençant, de ne faire grace à personne. Son espérance étoit qu'il n'échapperoit aucun des Généraux ; mais le Comte d'Oxford & le Duc de Sommerset s'ouvrirent un passage au travers des Bataillons les plus épais. Le Duc d'Excester, qui les suivoit avec la même valeur, fut arrêté d'un coup de Lance, qui

le fit laiſſer pour mort ſur le champ de Bataille. Cependant, après y avoir demeuré juſqu'au coucher du Soleil, la fraîcheur de la nuit ſervit à lui faire rappeller ſes eſprits, & il fut aſſez heureux pour ſe ſauver à la faveur des ténébres.

Après une victoire ſi éclatante, Edouard n'eut plus beſoin de précautions pour retourner à Londres. Les reſtes diſperſés de ſes Ennemis n'oſerent ſe montrer ſur ſa route. Il fut reçû dans la Capitale avec des acclamations, qui venoient moins de l'intérêt qu'on prenoit à ſon triomphe, que de la joie qu'on avoit de ſe voir délivré d'une crainte dont tout le monde étoit également ſaiſi. A quels châtimens ne devoit-on pas s'attendre ſi le Comte de Warwick étoit revenu vainqueur? Le corps de ce Héros infortuné fut expoſé pendant deux jours dans l'Egliſe de S. Paul. Edouard penſoit moins à vérifier ſa mort, dont il ne pouvoit reſter de doute à perſonne, qu'à découvrir les diſpoſitions du Peuple dans les témoignages de douleur ou de joie qu'il don-

neroit à ce ſpectacle. Mais il eut la mortification de voir les ſentimens publics s'exprimer d'une maniere fort éloignée de ſon attente. Un morne ſilence, ſigne extraordinaire de pitié & d'admiration dans le concours d'une prodigieuſe multitude qui ne s'éloigna point de S. Paul pendant ces deux jours, lui fit comprendre à quel dégré d'eſtime le Comte de Warwick étoit dans toute la Nation. Il en reſſentit un chagrin ſi vif, qu'il abrégea le tems qu'il avoit fixé lui-même, & qu'il ſe hâta de faire tranſporter le corps à l'Abbaye de *Bisham*, ancienne ſépulture de la maiſon du Comte.

Henri fut reconduit à la Tour, & le voyage qu'il avoit fait ne pouvoit paſſer pour une interruption dans ſon ſort, puiſqu'il n'étoit point ſorti de la voiture où on l'avoit fait entrer en quittant ſa priſon. Il demanda des nouvelles de la Reine & du Prince. On eut la dureté de lui répondre bruſquement par l'ordre d'Edouard, qu'il ne reſtoit perſonne de ſa Maiſon ni de ſon Parti,

& que la vie qu'on lui laiſſoit encore étoit un bienfait du Vainqueur. C'eut été la lui rendre plus inſuportable que la mort, s'il eut été capable de ſentir toute ſon infortune.

La Reine vivoit néanmoins ; mais elle n'avoit plus d'autre azile que les bras de ſon fils. Sa douleur en apprenant la déroute entiére de ſon Armée & la mort du Comte, avoit été jusqu'à faire craindre qu'elle ne ſe délivrât de tant de maux par quelque violence. Il avoit fallu toute la tendreſſe & tout l'aſcendant d'un fils ſi cher, pour la faire conſentir à vivre. Elle s'étoit laiſſée conduire à Beaulieu, Monaſtere de l'Ordre de Cîteaux, dans la Province de *Ham*, où le Prince de Galles avoit pris la réſolution d'attendre s'il ne ſe raſſembleroit point autour de lui quelque débris de ſes Troupes. Il la conſola par ſa fermeté & ſon courage, car c'étoit pour lui ſeul qu'elle trembloit. Envain le preſſa-t'elle de profiter du voiſinage de la Mer pour ſe mettre à couvert en France. Ce jeune Prince, dont les grandes qualités ſe développoient de jour

en jour, ſentit qu'après la mort du Comte, c'étoit ſur lui ſeul que tomboit le ſoin de ſes propres deſtinées, & de la fortune de ſa Maiſon. Les larmes d'une mere & d'une épouſe ne purent lui perſuader que l'honneur lui permît d'abandonner toutes ſes eſpérances.

Cependant les Comtes de Pembroock & d'Oxford, qui ſe rendirent bien-tôt près de lui, paroiſſoient perſuadés comme la Reine, que dans la conſternation générale de tous ſes amis, il n'avoit point à choiſir d'autre parti que de céder pour quelque tems au Vainqueur, & d'aller jetter en France les fondemens d'une nouvelle entrepriſe. Cet avis, qui étoit ſans doute le moins dangereux, auroit prévalu ſur toutes les réſolutions du Prince, ſi le Duc de Sommerſet ne fut arrivé pour le détruire par quantité de raiſonnemens ſpécieux. C'étoit lui qui ſembloit appellé à ſuccéder au Comte de Warwick dans la défenſe de la Maiſon de Lancaſtre, & l'on n'a pas douté que cette vûe n'eut été le principal mo-

tif de tous ses conseils. Il représenta au Prince & à la Reine que s'il y avoit quelque chose à espérer de l'affection du Peuple, c'étoit dans la chaleur où il étoit encore, & avant que le tumulte des armes fût entiérement appaisé. Tant de Provinces où la guerre ne s'étoit pas fait sentir, offroient non seulement un azile au Prince, mais de nombreuses Armées que son seul nom ne manqueroit pas de former tout d'un coup. La Reine en devoit-elle douter, elle qui avoit relevé tant de fois la fortune de son Mari d'un état beaucoup plus désespéré, & qui avoit fait valoir si heureusement le nom de son Fils dans les premieres années de son enfance? La Province de Galles, celles de Sommerset & de Cornouailles étoient remplies de Lancastriens dont on n'avoit point encore mis le zéle à l'épreuve. Il s'engageoit à lever par son seul crédit vingt mille Hommes dans celle dont il portoit le nom, & il ne demandoit au Prince que de s'avancer avec lui jusqu'à la Frontiere pour admirer l'impression qu'il y feroit

par sa présence. Retourner en France, c'étoit se rendre méprisable non seulement à toute sa Nation, qui ne reviendroit jamais de l'opinion qu'elle prendroit de sa timidité, mais aux François mêmes dont il iroit implorer la protection, & qui dans leurs idées de courage & d'honneur ne manqueroient pas de l'en juger indigne.

Ces raisons, en augmentant l'ardeur du jeune Prince, firent honte à ceux qui avoient été d'un avis moins téméraire. Le résultat du Conseil, fut d'envoyer d'avance une partie des Seigneurs dans les Provinces dont l'on espéroit le plus prompt secours, tandis que la Reine & le Prince se rendroient avec le petit nombre de Troupes qui restoient autour d'eux, dans quelque Place de Sommerset-Shire ou du Pays de Galles; où l'on marqueroit le quartier d'assemblée. Après bien des déliberations, on se détermina pour Glocester. Les Comtes de Pembroock & d'Oxford furent chargés de disposer cette Ville à recevoir le Prince. Mais un incident

fâcheux qui arriva le lendemain de son départ, mit sa vie dans le dernier péril, du côté où l'on ne voyoit ni trahison ni violence à redouter.

Edouard n'ignoroit pas que la Reine étoit dans le Comté de Dorset, & loin de la regarder comme une Ennemie méprisable, il frémissoit, en se rappellant son esprit & son courage, qu'elle fut échappée aux mêmes artifices qui l'avoient fait triompher de son Mari & du Comte de Warwick. Son premier soin, en arrivant à Londres, avoit été de faire marcher un détachement considérable vers Dorcester. Il sçavoit qu'elle ne s'étoit point réservé d'autres Troupes que sa Garde. Le Lord Stanley qu'il avoit choisi pour l'enlever, avoit ordre d'employer moins la force que la ruse; & s'attendant en effet qu'après la perte de son Armée, elle penseroit plutôt à fuir qu'à résister, s'il étoit parti avec quelque crainte, c'étoit qu'elle n'eut déja gagné la mer pour se hâter de passer en France. Il ne s'étoit occupé pendant la route que de l'espérance de la pré-

venir ; mais apprenant à Dorcester qu'elle s'étoit réfugiée dans l'Abbaye de Beaulieu, il regarda sa Commission comme une entreprise aisée. L'opinion qu'il en eut lui parut bien plus certaine, lorsqu'en s'approchant de Beaulieu il fut informé qu'environ douze cens Hommes, qui s'y étoient rassemblés sous le Duc de Sommerset, en étoient partis la veille ; & comme la Reine avoit pris quelques mesures pour cacher le départ du Prince & le sien, jusqu'à laisser la Princesse de Galles à Beaulieu avec une partie de ses Gardes, il ne douta point dans la confiance où il étoit d'y trouver la mere & le fils, que son expédition n'eut un succès infaillible. La Reine étoit partie de Londres avec quatre cens Hommes pour sa Garde ; & quoiqu'elle n'en eut laissé que deux cens à Beaulieu, Stanley qui raisonna sur la supposition qu'elle y étoit elle-même avec toute sa suite, jugea que mille Hommes de son détachement suffisoient pour forcer le Monastere. Comme une entreprise de cette nature paroissoit dépendre de la diligence &

du ſecret, il s'arrêta vers la fin du jour à deux milles de Beaulieu, & ſe mettant lui-même à la tête de mille Cavaliers, il s'approcha de l'Abbaye par une marche fort légere.

Heureuſement la Reine & ſon fils avoient eu à Dorceſter deux Amis aſſez éclairés pour pénétrer le deſſein des Troupes d'Edouard, & aſſez fidéles pour ſe hâter de leur en donner avis. Ils ne les avoient point trouvés à Beaulieu, mais la vîteſſe de deux Hommes à cheval ſurpaſſant beaucoup celle d'un Corps de Troupes, ils avoient eu le tems de les joindre & de les avertir qu'ils étoient pourſuivis. Le jeune Prince qui ſe voyoit deux journées d'avance, fut peu allarmé pour la Reine & pour lui. Toute ſa crainte ſe réunit ſur ſon Epouſe. On l'avoit laiſſée à Beaulieu dans un tems où l'on ſe croyoit ſûr qu'Edouard n'avoit point de Troupes dans la Province, & ne doutant point que toute l'attention de la Cour de Londres ne ſe tournât bientôt vers le lieu où elle apprendroit que Marguerite ſe

feroit arrêtée avec son fils, on s'étoit flaté avec raison, qu'après avoir servi à favoriser leur marche, la Princesse les rejoindroit d'autant plus facilement, qu'Edouard cesseroit d'avoir les yeux ouverts sur la Province de Ham.

Dans son premier mouvement, le Prince de Galles fut prêt à retourner sur ses pas avec les douze cens Hommes de Sommerset. Cependant lorsqu'on lui eut représenté que le détachement de Stanley étant de huit mille Hommes, il n'y avoit rien à espérer de la valeur avec tant d'inégalité, il prit une autre résolution, où il entroit peut-être encore plus d'imprudence, mais qui ne fut combattue de personne, par le soin qu'il prit de la déguiser même à sa Mere. Ce fut de choisir quatre Seigneurs des plus résolus de sa suite, & de partir avec eux pour gagner par l'adresse & la diligence ce qu'il ne pouvoit se promettre par la force. En mesurant la marche de l'Ennemi, sur le rapport des deux Couriers de Dorcester, il avoit conçû qu'avec la vîtesse qu'il vouloit don-

ner à sa course, il pouvoit arriver à Beaulieu avant Stanley, enlever la Princesse, & se sauver avec elle à la faveur des bois & des ténébres. Il n'y avoit que le succès qui pût justifier cette témérité. La Reine tomba dans une mortelle frayeur en apprenant l'évasion précipitée de son fils. Rien n'auroit été capable de la retenir elle-même, si le Duc de Sommerset ne l'eut rassurée par le fond qu'elle devoit faire sur la prudence & l'attachement du Grand Prieur, que le Prince avoit pris pour un de ses Associés. Elle voulut du moins qu'à toutes sortes de risques le Duc s'avançât lui-même vers Beaulieu pour favoriser son retour ; & le tems qu'elle fut obligée de passer à l'attendre, fut pour elle un supplice inexprimable.

Le Prince arriva sans péril à Beaulieu ; il entra dans le Monastere, d'où il envoya quelques Gardes de la Reine à la découverte. C'étoit le soir qui précédoit la même nuit où Stanley avoit remis l'exécution de son dessein. Mais le Prince qui n'attendoit que les ténébres pour se

mettre en marche avec la Princesse, partit, au même moment peut-être que Stanley commençoit la sienne avec ses mille Cavaliers. La fidélité qu'on eut dans l'Abbaye de répondre que la Reine étoit en marche depuis deux jours, fit perdre à ses Ennemis le desir de la poursuivre. Outre l'avance qu'elle avoit gagnée sur eux, ils demeuroient incertains de la route qu'elle avoit choisie. Stanley se consola de cette mortification par une grosse contribution qu'il imposa au Monastere de Beaulieu à titre de châtiment.

Le Comte de Devonshire, & Venlock, deux Seigneurs qui étoient demeurés fidéles à la Reine après avoir quitté le Parti d'Edouard, proposerent de s'arrêter à *Bath*, en attendant qu'on se fut assuré de la disposition de Glocester. Outre la situation du lieu, qui le rendoit capable d'une longue défense, on y pouvoit attendre les levées des Provinces de Cornouailles & de Sommerset avant que de s'engager dans le Pays de Galles. Les Habitans de cette Ville reçurent la Rei-

ne & le Prince avec des témoignages d'affection, qui releverent un peu leurs espérances. Mais elles furent augmentées par la promptitude avec laquelle ils virent arriver auprès d'eux, non-seulement les nouvelles Troupes qu'ils faisoient lever dans les Provinces voisines, mais encore tous les restes de l'Armée du Comte de Warwick, qui, après avoir erré plusieurs jours par bandes & par pelotons, marquerent par des transports la joye qu'ils avoient de retrouver dans le Prince leur Chef & leur Maître. Tous les Historiens admirent qu'en moins de quinze jours, qui s'étoient à peine écoulés depuis la Bàtaille de Barnet, les Seigneurs du Parti de la Reine eussent pû lui composer une puissante Armée. Si l'on en cherchoit la cause, il faudroit l'attribuer sans doute à l'incertitude où tous les Partisans de la Maison de Lancastre étoient encore de la conduite qu'Edouard tiendroit à l'égard des Vaincus. La plûpart s'attendant moins à la clémence qu'à la rigueur, aimoient mieux hazarder leur vie dans un

nouveau Combat, que de s'expoſer à des châtimens honteux ou cruels, tels que les exemples paſſés les faiſoient craindre du Vainqueur.

En effet, la rigueur avec laquelle il commençoit à pourſuivre tous ceux dont la ſoumiſſion lui paroiſſoit trop lente, étoit capable d'effrayer encore plus ceux à qui il avoit quelque offenſe particuliere à reprocher. Ayant fait publier une Proclamation dans laquelle il établiſſoit ſon droit à la Couronne, il y déclaroit Traîtres & Rébelles un grand nombre de Seigneurs qu'il ſuppoſoit à la ſuite de la Reine ou employés à ſon ſervice dans quelque autre lieu. Il ne l'exceptoit pas elle-même de ce titre odieux, ni de la punition qu'il dénonçoit à ſes Ennemis. Sur la nouvelle qu'il reçut en même tems de ſes nouveaux préparatifs, il ſe mit à la tête de toutes ſes Troupes, pour l'accabler avant que le Comte de Pembroock pût la rejoindre avec les ſecours du Pays de Galles. Quelque diligence qu'on eût apportée à la ſervir, elle étoit encore bien éloignée de

ſe trouver auſſi forte que le Roi. D'ailleurs elle manquoit d'armes & de munitions. Les Seigneurs lui conſeillerent d'abandonner Bath, & de gagner le Pays de Galles, qui lui donneroit, par ſa ſituation, la facilité d'éviter pendant quelque tems le combat. Il n'étoit queſtion que de paſſer la Saverne avant que le Roi ſe fût approché. Glocefter, qui étoit ſur la route, devoit favoriſer ſon paſſage. On partit dans cette attente. Mais après les promeſſes qu'on avoit tirées de Glocefter, on fut extrêmement ſurpris de s'en voir fermer les Portes... Le bruit de la marche du Roi avoit fait changer d'inclination aux Habitans. Avec ſi peu de tems pour s'ouvrir un paſſage par la force, il fallut gagner celui de Teukelsbury. Edouard les ſuivoit de ſi près, qu'en arrivant dans cette Ville, ils mirent en déliberation s'ils commenceroient à paſſer la Riviere, au riſque de le voir tomber ſur leur Arriere-Garde, ou s'ils ſe retrancheroienr dans le Parc qui joignoit la Ville, pour y attendre les Troupes du Comte de Pembroock.

Dans la néceſſité inévitable de s'attacher à l'un de ces deux Partis, la Reine, qui ne penſoit qu'à mettre la vie de ſon fils à couvert, étoit d'avis de paſſer. La plûpart des Seigneurs embraſſerent ſon opinion, & s'il en falloit juger par le ſuccès, c'étoit s'attacher au meilleur des deux ſentimens. Mais celui du Duc de Sommerſet fut de ne pas ſe deſhonorer par une retraite qu'il traita de honteuſe. Il repréſenta que ſans compter la ruine infaillible de l'Arriere-Garde, une fuite ſi précipitée, à la vûe de l'Ennemi, alloit décourager tous ceux qui panchoient encore pour la Maiſon de Lancaſtre; que le deſavantage du nombre pouvoit être réparé par de bons retranchemens, dont on tireroit encore cette utilité que rendant la Reine Maîtreſſe de la Riviere, elle ſeroit toujours en état de recevoir par cette voie le Comte de Pembrook. Cet avis l'emporta malgré elle. Mais quoiqu'on ne puiſſe douter que dans les circonſtances du tems & du lieu ce ne fût le ſeul qu'il y eut à ſuivre, il demandoit d'être

ſoutenu par d'autres meſures de prudence, ſans leſquelles il ne pouvoit être que funeſte.

Auſſi-tôt qu'on s'y fut arrêté, on attacha les Travailleurs au Parc, pour y faire un profond retranchement ; & l'ouvrage fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au jour. Edouard, qui s'étoit campé à peu de diſtance de la Ville, s'approcha pour le reconnoître. Il le trouva ſi bien conduit, qu'ayant à craindre également que la continuation du travail ne le rendit impénétrable, & que le Comte de Pembroock n'arrivât aſſez-tôt pour prévenir ſon attaque, il rangea auſſitôt ſon Armée en bataille ſur deux lignes ; c'étoit aſſez pour faire comprendre au Duc de Sommerſet à quoi il devoit s'attendre. Il diſpoſa lui-même ſon Armée en trois Corps derriere ſes Retranchemens. Il donna la conduite de l'un au Comte de Devonshire, & l'autre au Chevalier Venlock, en ſe réſervant le plus avancé, pour ſoutenir le premier choc ; & le Prince de Galles, qui

déféroit le Commandement à son expérience, voulut être à son côté pour partager le péril avec lui.

Il ne manquoit aucune qualité militaire au Duc de Sommerset; mais il avoit en tête un Ennemi dont le principal mérite étoit d'entendre admirablement la Guerre. Edouard avoit été élevé depuis son enfance au milieu des Armes, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans son caractére, étoit d'avoir sçû réunir à cette humeur martiale une passion désordonnée pour les plaisirs des sens, qui le rendoit aussi effeminé pendant la paix, qu'il paroissoit dur & infatigable dans les exercices de la Guerre. Son premier coup d'œil étoit sûr pour juger de la foiblesse ou des forces d un Ennemi, & toutes les ruses militaires lui étoient si familieres qu'il pénétroit tout d'un coup ce qu'il avoit à craindre de l'artifice. C'est même une supériorité que tous ses Historiens lui donnent sur le Comte de Warwick, qui dans ses idées de grandeur d'ame & de valeur héroïque, s'arrêtoit aussi peu à découvrir les stratagêmes de ses En-

nemis qu'il dédaignoit d'en employer, & méprisoit tous les avantages qu'il ne devoit point à la force ouverte. J'appuierois moins sur le mérite d'un Prince dont mon sujet ne me porte point à faire l'Eloge, si cette pénétration même que je lui attribue ne servoit à justifier les plus braves Défenseurs de la Reine, en dissipant les soupçons dont quelques Historiens ont noirci leur fidélité. Edouard avoit observé dans les Retranchemens de ses Ennemis une ouverture qui ne lui parut pas ménagée sans dessein, & rendant justice à l'habileté du Duc de Sommerset, il ne douta point que ce ne fut une voie qu'il s'étoit préparée pour le poursuivre; en supposant qu'il repoussât heureusement la premiere attaque. Il se promit de faire tourner la ruse contre lui-même; le Duc de Glocester qui commandoit sa seconde ligne, eut ordre de s'avancer de ce côté-là, & d'attaquer dabord le Retranchement avec la derniere furie, mais de mollir ensuite par degrés, jusqu'à feindre d'être entierement rebuté. Edouard s'étant

s'étant poſté derriere lui à quelque diſtance, demeura tranquillement témoin de l'aſſaut. Son frere n'eut pas plutôt feint de reculer, que le Duc ſe précipitant ſur lui par l'ouverture, le força de tourner ſérieuſement le dos; & peut-être l'artifice d'Edouard auroit-il été funeſte pour ſa propre ligne, ſi Venlock eut été auſſi prompt que Sommerſet à ſortir avec ſon Corps de Troupes. Mais celles du Duc de Glocester s'étant ouvertes en fuiant, ſuivant l'ordre qu'elles en avoient reçû, laiſſerent voir à l'Ennemi, Edouard, qui s'avançoit en bon ordre pour le recevoir. Faiſant même un demi cercle pour retourner auſſitôt à la charge, elles paroiſſoient prêtes des deux côtés à prendre le Duc en flanc, & rien ne l'auroit ſauvé d'une attaque ſi habilement partagée. Il conçut tout d'un coup qu'il s'étoit livré avec imprudence. Le déſeſpoir qu'il en eut lui fit même ſoupçonner Venlock de l'avoir trahi. Il ne penſa qu'à faire volte-face pour regagner le Camp. Mais la diligence de l'Ennemi égalant la

ſienne, il ne put empêcher que les Gens du Duc de Gloceſter, qui, par le tour qu'ils avoient fait, ſe trouvoient preſque auſſi avancés que lui ſur les aîles, n'arrivaſſent aſſez-tôt à l'ouverture du retranchement pour charger ſa queuë, & n'entraſſent impétueuſement après lui. Ce fut dans la fureur dont il fut tranſporté à cette vûe, que s'approchant impétueuſement de Venlock, il lui fendit la tête d'un coup de ſa hâche d'armes. Le ſecret de la trahiſon fut étouffé dans le ſang du Perfide; mais ſi elle étoit réelle, l'effet en fut ſi terrible qu'il devint impoſſible à la prudence de Sommerſet & à la valeur du Prince de Galles d'y apporter le moindre remede. Le Duc de Gloceſter, qui croyoit avoir à réparer la fauſſe opinion qu'on avoit pû prendre de ſa fuite, faiſoit un carnage incroyable dans le Camp; & la vûe d'Edouard, qui n'étoit plus qu'à deux pas de l'ouverture, acheva d'ôter le courage à ceux qui s'efforçoient encore de ſe défendre. Le retranchement, qui n'avoit été fait que pour leur con-

ſervation, fut un obſtacle cruel pour les empêcher de ſe ſauver par la fuite. Bientôt ils jetterent leurs Armes, pour attendre à genoux le coup de la mort ou la grace du Vainqueur. On auroit eu peine à retenir la Reine, qui vouloit ſe précipiter dans la mêlée où elle voyoit combattre ſon fils; mais un profond évanouiſſement, qui ſuivit bientôt de ſi mortelles agitations, donna le tems à quelques Domeſtiques de la mettre ſur un chariot. Etant ſortis heureuſement par une des portes du Parc, ils la tranſporterent dans cet état à quelques milles de Teukelſbury, dans un Monaſtere dont les Hiſtoriens ne nous ont pas laiſſé le nom.

Il falloit des miracles pour dégager le Prince de Galles & le Duc de Sommerſet; mais le Ciel ne leur en réſervoit pas. Le Duc de Gloceſter s'étoit attaché autour d'eux avec ſes meilleures Troupes. Après s'être long-tems défendus avec une valeur qui fit l'admiration de leurs Ennemis, ils furent pris les Armes à la main; & l'on remarqua que celui

qui se saisit du Prince, prit le moment où s'étant élancé sur un des Combattans, qu'il renversa d'un coup mortel, il ne put retirer le bras assez vîte pour empêcher qu'on ne le désarmât. Cette observation donne l'idée d'un combat bien opiniâtre & bien serré ; mais elle ne blesse aucune vraisemblance, dans un tems où les Armes à feu avoient encore peu de part aux mêlées les plus sanglantes, & où les coups les plus terribles étoient ceux de la Hache d'Armes & de l'Epée.

Edouard, qui avoit tant de fois ordonné dans les Batailles qu'on ne fit grace à personne, arrêta le carnage aussitôt qu'il eut appris que le Prince & le Duc de Sommerset étoient prisonniers. Il dédaigna même de faire arrêter une multitude de malheureux, qui attendoient encore leur sentence à genoux. La plûpart des Seigneurs avoient eu le même sort que le Prince & le Duc, à la réserve du Comte de Devonshire & du Lord Beaufort, qui perdirent la vie en se défendant.

Une victoire si complete, suivie

de la captivivé du Prince & de ſes principaux Partiſans, aſſuroit à Edouard la poſſeſſion de la Couronne & tous les avantages qu'on lui avoit diſputés. La Reine même ne pouvoit lui échapper. Quel beſoin avoit-il d'enſanglanter ſon triomphe? Ceux qui ont prétendu juſtifier ſa cruauté, ſoutiennent que s'il étoit tombé entre les mains de la Reine, ſoit à Barnet ſoit à Teukelsbury, il ne devoit s'attendre qu'à périr ſur un échaffaut; & l'intérêt de ſa ſûreté ſembloit l'autoriſer à faire ſubir à ſes Ennemis le traitement qu'il n'auroit pas manqué d'en recevoir. Mais s'il ſe croyoit auſſi ſûr de ſes droits qu'il l'étoit déſormais de l'emporter par la force, que ne remettoit-il ſa vangeance à l'autorité du Parlement, & que ne ſe couvroit-il du moins des formes de la juſtice pour déguiſer la noirceur de ſes reſſentimens? Les paſſions violentes ne ſe repoſent pas volontiers de leur ſatisfaction ſur autrui, & c'eſt le caractére particulier de la haine, de ſe plaire à la vûe du ſang qu'elle verſe de ſes propres mains.

A peine Edouard eut-il donné ſes ordres pour la diſpoſition des circonſtances, qu'il ſe fit amener le Prince de Galles, dans un Pavillon du Parc, où il étoit avec les Ducs de Clarence & de Glocefter, le Lord Haſtings & le Marquis de Dorſet. Les Gardes qu'on avoit donnés d'abord au jeune Prince, ne lui avoient point refuſé la douceur d'embraſſer ſon Epouſe. Elle s'étoit obſtinée à demeurer dans le Camp, après la retraite de la Reine, & voyant ſon Mari priſonnier, elle s'étoit du moins raſsûrée pour ſa vie, qui lui avoit cauſé des frayeurs mortelles pendant le combat. Toute la crainte qui pouvoit lui reſter étoit de le voir arracher auſſi-tôt de ſes bras, pour être condamné comme le Roi ſon Pere aux horreurs d'une Priſon perpétuelle. Mais dans cette attente même elle trouvoit de la conſolation à penſer qu'il lui ſeroit permis d'y paſſer avec lui le reſte de ſes jours, & cette idée la ſoûtint encore, en le quittant. Edouard le voyant paroître, ſe leva bruſquement, & s'approchant de

lui avec une eſpéce d'impatience ; il lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il étoit venu faire dans ſes Etats. Le Prince, ſans marquer la moindre émotion, lui répondit avec une noble fierté, qu'il étoit venu pour ſe remettre en poſſeſſion d'un bien qui lui appartenoit, & qui lui étoit ravi injuſtement. Cette réponſe déconcerta le Vainqueur, qui ne s'attendoit point à tant de fermeté dans un jeune homme de dix-huit ans. Il le regarda quelque-tems, ſans répliquer, comme s'il eut cherché à ſe remettre pendant ce ſilence ; & cédant enfin au mouvement de rage qui s'élevoit dans ſon cœur, il lui donna un coup de ſon Gantelet ſur le viſage. Ayant tourné le dos auſſitôt, les quatre Seigneurs qui étoient avec lui, ſe jetterent ſur le malheureux fils de Henri, *comme des bêtes féroces*, & le tuerent à grands coups de poignards.

Les Hiſtoriens perdent ici de vûe la Princeſſe de Galles ; mais c'eſt pour ſe livrer aux ſentimens d'une compaſſion qui ſemble les toucher

encore plus vivement pour ſa Mere. Rapin même, dans toutes les occaſions de repréſenter les juſtes douleurs de cette grande Reine, perd le ton ſec qui eſt comme le caractére de ſon ſtile, & s'abandonne à des deſcriptions dans leſquelles il s'oublie. Il paroît balancer entre le ſentiment de ceux qui la font tomber dans les mains de l'Ennemi, immédiatement après que les lignes de Teukelsbury eurent été forcées, demi-morte de frayeur & d'inquiétude pour le ſort de ſon fils, & qui la font conduire à Edouard dans cet état; mais on apperçoit ſi peu de liaiſon dans la ſuite de leur récit, qu'ils n'ont penſé vraiſemblablement qu'à l'orner par une image touchante, & je m'attache plus volontiers à ceux que j'ai déja pris le parti de ſuivre.

On ne garda point aſſez de méſures, en apprenant à Marguerite la mort du Prince, pour ménager les premiers mouvemens de la fureur d'une Mere. Dans un caractére auſſi élevé que le ſien, l'excès de l'indignation & de la douleur devoit être

ſujet à d'étranges tranſports. Auſſi s'abandonna-t-elle à tous les emportemens que de ſi violentes paſſions pouvoient produire. Elle avoit dédaigné les cris & les pleurs, tant qu'elle avoit vû quelque reſſource dans la vigueur de ſes réſolutions & dans le ſecours des armes. Mais en perdant tout à la fois & les moyens & le motif de ſe défendre, elle ne voulut employer ſa vie, qu'on ſauva malgré elle de ſes propres mains, qu'à irriter la juſtice du Ciel contre Edouard par ſes imprécations & par ſes larmes. Ce fut le ſerment qu'elle fit dans la préſence de Stanley, qui avoit été envoyé pour ſe ſaiſir d'elle après la Bataille. Foible ſoulagement, ſans doute; menace impuiſſante, que des Vainqueurs plus humains auroient pardonnée à la force de ſon affliction. Mais après avoir poignardé le fils, on ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe défaire de la Mere. Stanley recueillit toutes les expreſſions injurieuſes qu'elle avoit proférées contre le Roi; & l'arrachant du Monaſtére où elle s'étoit réfu-

giée, il la conduisit à Worcester; où en la présentant à ce Prince, il produisit les nouveaux crimes dont elle venoit de se charger contre lui. Il s'en fallut peu qu'Edouard n'abusât sur le champ d'une si misérable raison de lui ôter la vie. Cependant un moment de réfléxion sur l'indignité de ce dessein, lui fit prendre le parti de l'envoyer à Londres, pour y subir la sentence du Parlement sur les crimes de trahison & de leze-Majesté. Celle du Duc de Sommerset, & du Grand-Prieur ne fut pas différée si longtems. Ils furent conduits le même jour à l'échaffaut dans la place publique de Worcester, avec plusieurs personnes de moindre marque, qui avoient été pris en combattant ou dans leur fuite.

Stanley, ancien Ennemi de Marguerite, se rendit digne de sa commission par la dureté avec laquelle il continua de la traiter dans sa route En vain se promit-elle en entrant à la Tour qu'on lui accorderoit la liberté de se consoler avec son Mari, ou celle du moins de recevoir

dans ſa Priſon la Princeſſe de Galles, ſa Belle-Fille, qui s'étoit fait conduire à Londres ſur ſes traces. Elle fut renfermée pendant quelques jours dans un cachot des plus obſcurs, & l'on ne ſe relâcha de cette rigueur qu'après l'avoir percée d'un autre coup, qui ſembloit manquer pour metre le comble à ſon infortune.

Edouard perdit en arrivant à Londres le deſſein qu'il avoit eu de la ſoûmetre à la Juſtice du Parlement, & retenu par la conſidération de ſon ſexe, ou par la crainte de ne pas trouver ce Tribunal auſſi animé que lui contre une Femme, il prit la réſolution de la tenir reſſerrée pendant toute ſa vie dans une ſituation qui ne lui cauſeroit plus d'allarmes. Mais il conçut que pour lui ravir toute eſpérance de ſe relever jamais de ſa chûte, il falloit lui ôter jusqu'à l'occaſion de former de nouveaux deſſeins. Henri, qui étoit renfermé dans la même Priſon, lui cauſoit peu d'inquiétude ; mais c'étoit un nom dont Marguerite pouvoit encore abuſer. Sur cette ſeule

crainte il prononça la sentence de ce malheureux Prince. Le Duc de Glocester ambitionna la gloire de l'exécution ; sa main, qui venoit de se plonger dans le sang du fils, ne devoit pas être plus tremblante à percer le sein du Pere. Il ne se fit pas répéter deux fois le même ordre, & se rendant seul à la Tour, il accompagna ce barbare office de toutes les circonstances qui pouvoient en faire un amusement pour son humeur cruelle & sanguinaire.

Henri vivoit dans les exercices qui convenoient à sa solitude & à son naturel. Il s'en étoit fait une habitude, pendant une longue Prison, qui n'avoit été interrompuë que par sept ou huit mois de liberté. Des Reliques, quelques Livres de Religion, un Oiseau qu'on lui avoit laissé par faveur, le soin d'entretenir lui-même de la netteté dans sa demeure, faisoient ses occupations continuelles & bornoient peut être tous ses désirs. Ses Geoliers avoient eu l'humanité de lui cacher le sort de son fils, & la curiosité ne lui venoit pas de s'en in-

former. Un Prince de ce caractère étoit du moins respectable par sa simplicité & son innocence. Mais le Duc de Glocester, se faisant un jeu de ce qui auroit attendri un cœur moins farouche, le railla d'abord du goût qu'il prenoit à des occupations si badines; & lui déclarant qu'il étoit question d'affaires beaucoup plus sérieuses, il lui apprit les derniers malheurs de sa Maison & celui qui le menaçoit lui-même. Il se vanta dans la suite d'avoir voulu mettre son courage à l'épreuve, en observant s'il étoit capable de quelque fermeté au recit de ses infortunes, & en lui laissant le tems de recueillir son attention & ses forces pour éloigner du moins sa mort par quelqu'ombre de résistance. Mauvaise plaisanterie d'un Barbare. Le bon Roi pensa aussi peu à lui répondre qu'à défendre sa vie. Ayant compris, en l'écoutant, qu'il touchoit à sa derniére heure, il ne marqua l'impression que faisoit sur lui la mort du Prince de Galles que par une espéce d'ardeur pour le rejoindre. Il se jetta à genoux, en levant les yeux

& les bras vers le Ciel, & il tendit l'estomac au Duc, qui n'attendit pas plus long-tems à lui enfoncer son poignard dans le cœur.

Mais cette Scene devint encore plus terrible par sa fin. Le Duc de Glocester, après avoir vû expirer le Roi, fit prendre son corps par les Geoliers, & s'étant fait conduire au cachot de Marguerite, il lui offrit brusquement cet affreux spectacle, pour ne lui laisser aucun doute qu'elle n'eût perdu tout reste d'espérance, ou de droit au Trône d'Angleterre. Elle tomba sans connoissance, en voyant la playe sanglante qu'on eut soin de lui montrer au sein de son Mari. Le Duc la laissant dans cet état, fit transporter le Cadavre à l'Eglise de Saint Paul, où il demeura exposé pendant plusieurs jours; la haine d'Edouard alla jusqu'à lui refuser la sépulture dans l'Eglise de Westminster, & ce fut comme à regret qu'il donna la permission de l'enterrer dans un Village (*a*) obscur à quelque distance de Londres.

(*a*) A Chelsea.

Cependant, comme si cette mort eut achevé de calmer toutes ses craintes, il affecta bien-tôt de traiter la Reine avec plus de douceur. Un Historien attribue l'honneur de ce changement à la Reine Elisabeth, qui ne pouvoit avoir oublié les faveurs qu'elle avoit reçûes d'elle dans sa disgrace. Marguerite fut transférée de son cachot dans un appartement commode, où elle eût la liberté de recevoir ses amis, & où le Roi permit même, à la fin, qu'elle reçût indifféremment tous ceux qui se présentoient pour la voir. Les Historiens laissent ici un vuide de quelques années, pendant lesquelles on ignore de quoi elle s'occupoit particuliérement dans sa prison. Cependant, ce fut néceſſairement dans cet intervalle qu'elle y vit les Comtes de Pembroock & de Richemont, dont l'Histoire se trouve liée dans la suite avec la sienne par quelques événemens qui ne peuvent avoir eu leur source dans un autre tems.

Pembroock, qui n'avoit pû se hâter assez pour la rejoindre avant la

Bataille de Teukelsbury, étoit obligé sans doute à la fortune, de l'avoir sauvé avec son Neveu des périls de cette fatale journée ; mais son embarras n'en étoit pas moindre dans les Montagnes du pays de Galles, où il se trouvoit encore avec ses Troupes. Trop foible pour entreprendre seul de soutenir la Maison de Lancastre, il prit enfin le parti de les congédier, & il se retira avec le jeune Comte dans la partie des Montagnes où il se flattoit d'avoir le plus d'amis. Edouard, quoique satisfait en apparence de leur avoir vû prendre le parti de la soumission, desiroit ardemment d'avoir entre les mains ces deux Seigneurs, les seuls qui pussent encore lui causer de l'inquiétude. Il ne pouvoit faire marcher ses Troupes contr'eux sans leur inspirer de la défiance ; c'eut été les avertir proprement de sortir du Royaume, & dans un pays d'ailleurs où ils avoient autant d'amis qu'il y avoit d'Habitans, rien n'étoit si incertain que le succès de la force ouverte. Mais ayant recours à la ruse, il envoya

dans les Montagnes un Ecossois nommé *Vaugham*, homme adroit & résolu, qu'il chargea de tout employer pour se saisir d'eux, ou pour leur ôter la vie. Vaugham manqua de discrétion. S'étant vanté mal-à-propos de sa commission, le Comte de Pembroock en fut averti, & feignant de donner le premier dans le piége qui lui fut tendu, il surprit son assassin & le tua. Après une action si hardie, il fallut penser à se défendre, ou à chercher une retraite hors du Royaume. Le dernier de ces deux partis lui parut le plus sûr pour la conservation du jeune Comte, qui étoit désormais l'unique espérance de la maison de Lancastre. Mais ne pouvant douter que le Roi n'eut pris d'autres mesures pour les faire arrêter dans les Ports voisins, il forma un dessein fort téméraire en apparence, & le seul néanmoins qu'il crut propre à mettre son Neveu à couvert. Ce fut de se déguiser avec lui, & de partir sans suite, pour traverser le Royaume jusqu'à Londres. Edouard ne s'imagina point en effet qu'il dut chercher ses

Ennemis dans le centre de ses Etats, ni les attendre au milieu de sa Capitale. Ils arriverent heureusement à à Londres , & le hazard leur fit trouver un Vaisseau prêt à partir pour la Bretagne, dans lequel ils auroient pû s'embarquer sur le champ, si le Comte de Pembroock qui apprit avec quelle facilité l'on commençoit à voir la Reine, n'eut voulu se procurer une satisfaction dont il se flatta de tirer beaucoup d'utilité.

Dans un âge peu avancé, Henri Comte de Richemont étoit déja capable de cette modération & de cette sagesse, qui lui firent mériter dans la suite le titre du *Salomon* de l'Angleterre. Si le Comte son Oncle n'osa risquer de l'introduire avec lui dans la prison de la Reine, il ne craignit point de l'abandonner pendant quelques momens à sa propre conduite, & bravant lui-même tous les dangers, il surmonta à la faveur de son déguisement les difficultés d'une entreprise qui auroit fait trembler un cœur moins intrépide. Mais il avoit compté avec

raiſon de n'être reconnu de perſonne, puiſque la Reine eut peine elle-même à percer les voiles dont il s'étoit couvert. Cependant elle ne put le trouver ſi changé par les ſoins qu'il avoit employés pour déguiſer ſa figure, qu'elle l'étoit elle-même par ſes douleurs ; & la vûe d'un ami ſi fidéle parut ſervir moins à la conſoler qu'à renouveller ſes larmes.

Après en avoir donné beaucoup au ſouvenir de tant d'infortunes, elle marqua non ſeulement de la reconnoiſſance au Comte pour le ſentiment d'amitié qui l'intéreſſoit encore à ſa ſituation, mais autant de joie qu'elle étoit capable d'en reſſentir en apprenant qu'il paſſoit en France avec l'unique rejetton de la Maiſon de Lancaſtre. C'étoit faire entendre qu'elle prenoit part encore à la fortune de cette malheureuſe Maiſon, & le Comte qui étoit venu avec cette eſpérance, s'applaudiſſoit déja de la voir entrer d'elle-même dans cette diſpoſition. Mais elle ne tarda point à lui déclarer que ce n'étoit qu'un ſentiment de

cœur, auquel ses inclinations, non plus que sa fortune, ne lui permettoient de rien ajouter. « L'ambition, » lui dit-elle, avoit pû se joindre » à la tendresse qu'elle avoit pour » son Fils, pour l'engager dans une » course pénible; & d'autres pas- » sions, qu'elle ne désavouoit pas, » avoient augmenté l'ardeur natu- » relle qui lui avoit fait sacrifier tout » le repos de sa vie à ces deux sen- » timens. Mais après en avoir recueil- » li des fruits amers, elle n'avoit » plus d'autre emploi à faire de la » vie que pour pleurer ses malheurs, » & toutes ses passions s'étoient éva- » nouies avec les motifs qui les » avoient fait naître. Elle lui con- » fessoit donc que la joie qu'elle » avoit de le voir passer en France, » ne venoit que de son intérêt pro- » pre, qui lui avoit fait souhaiter de » trouver quelque personne fidéle » qu'elle pût charger d'une commis- » sion particuliere auprès du Roi » son Pere. Depuis que la fortune » l'avoit accoutumée à ne rien trou- » ver de surprenant dans les plus » affreuses disgraces, elle ne laissoit

» pas de ressentir une peine fort vive
» de se voir si négligée de son Pe-
» re, qu'il ne lui avoit donné au-
» cune marque de souvenir & d'inté-
» rêt dans sa prison. Elle ne voyoit
» plus néanmoins d'autre ressource
» que les sollicitations de ce Prince
» pour obtenir sa liberté ; & l'usage
» qu'elle en vouloit faire n'étant que
» pour se dévouer à une autre sorte
» d'esclavage dans le premier Cou-
» vent où l'on consentiroit à la rece-
» voir, elle se permettoit de desirer
» ce changement, dont tout l'avan-
» tage ne regardoit que son salut
» éternel.

Le Comte qui ne s'étoit point attendu à lui trouver cette indifférence pour les affaires d'Angleterre, & qui ne pouvoit même se persuader qu'elle eut renoncé à se venger d'Edouard, prit occasion, pour l'interrompre, de la crainte qu'elle marquoit de n'avoir plus d'autre ressource que les sollicitations du Roi son Pere. Il lui fit envisager une protection plus certaine dans celle du jeune Comte son Neveu. Ses grandes qualités étoient déja

connues de toute la Nation. » Si son
» âge & les circonstance ne lui per-
» mettoient pas encore de faire écla-
» ter ses prétentions, il ne passoit
» en France que pour y fortifier des
» desseins dont il avoit déja jetté les
» fondemens. Au premier succès de
» ses entreprises, Marguerite à qui
» la Maison de Lancastre avoit
» tant d'obligations, devoit comp-
» ter de se voir rétablir dans tous
» ses honneurs, avec plus de dis-
» tinction que les Anglois n'en
» avoient jamais accordé aux Rei-
» nes Douairieres. Ce qu'on lui de-
» mandoit, dans l'intervalle, étoit
» uniquement d'entretenir les espé-
» rances des amis à qui on laissoit la
» liberté de la visiter, & de se te-
» nir prête à seconder les projets
» du Comte avec sa fermeté & son
» intelligence naturelle, au moment
» qu'on lui ouvriroit les portes de
» sa prison. Il ajouta néanmoins que
» si elle avoit quelque chose à com-
» muniquer à son Pere, il se char-
» geroit d'autant plus volontiers de
» cette commission, qu'il avoit be-
» soin pour son Neveu & pour lui-

» même d'une recommandation puiſ-
» ſante à la Cour de Louis X I. &
» que rien ne pouvoit leur être plus
» agréable que d'y paroître avec
» celle du Roi de Sicile. Il expli-
» qua le deſſein où il étoit de pren-
» dre par la Bretagne, en profitant
» d'un Vaiſſeau qui n'attendoit que
» le vent pour mettre à la voile.
Enfin, ſe flattant d'avoir fait impreſ-
ſion ſur l'eſprit de la Reine, il ſe
chargea d'une Lettre qu'elle lui remit
pour ſon Pere, & il partit extrême-
ment ſatisfait de cette conférence.

Ce n'eſt pas que Marguerite lui
eut fait connoître par ſa réponſe
qu'elle ſe fut rendue tout-à-fait à
ſes offres. Mais il ſuffiſoit au Comte
de s'être ouvert à elle d'une partie
de ſes intentions, pour eſpérer qu'el-
le regarderoit la cauſe du jeune
de Richemont comme la ſienne, &
qu'en attendant les occaſions de le
ſervir ouvertement, elle ſoutien-
droit l'affection & le zéle dans le
cœur de ſes Partiſans. Il s'embar-
qua donc avec ſon Neveu ſur le
Vaiſſeau Breton. Outre l'avantage
d'un prompt départ, il s'étoit ap-

plaudi d'une rencontre qui sembloit augmenter leur sureté en leur épargnant les risques du passage à Calais. Leur route fut en effet fort heureuse. Mais avant que de quitter la Bretagne, pour se rendre à Aix où le Roi de Sicile continuoit son séjour, la curiosité les ayant portés à visiter la Cour du Duc, ils y furent arrêtés, sans pouvoir soupçonner à qui ils devoient un si mauvais office. Dans le partage des Historiens, dont quelques-uns prétendent qu'ils s'étoient fait connoître eux-mêmes au Duc, & que lui ayant demandé la permission de passer dans ses Etats, ils recurent pour réponse qu'ils pouvoient lui être trop utiles pour n'y être pas retenus malgré eux, je ne balance point à rejetter un sentiment qui déshonore tout à la fois la générosité du Duc de Bretagne, & la prudence du Comte de Pembroock. Il me paroît plus vrai-semblable, comme je le rapporte après plusieurs autres Ecrivains, qu'ayant paru sans déguisement à la Cour de Nantes, quoique sous des noms supposés, ils y furent

rent reconnus par quelque Partisan d'Edouard qui en avertit le Duc, & que dans un tems où la Tréve entre l'Angleterre & la Bretagne avoit été si souvent violée qu'on ne sçavoit à quoi s'en tenir entre les deux Puissances, Pierre Landais, Ministre du Duc, porta son Maître à les faire arrêter, dans la seule vûe d'obtenir de meilleures conditions d'Edouard, en faisant valoir l'occasion qu'on avoit de lui nuire. La conduite même que le Duc tint avec ces deux illustres Prisonniers, semble justifier ses intentions. Il leur assigna la Ville de Vannes pour demeure, avec une pension considérable; & s'ils eurent des Gardes, qui leur firent une prison réelle de cette Ville, ils n'en furent pas moins traités avec tous les honneurs qui convenoient à leur naissance.

Mais le fond que Marguerite avoit fait sur une voie si sûre pour donner de ses nouvelles au Roi son Pere, lui manquant ainsi par un malheur dont elle ne put être informée, elle fut si touchée de la dureté qu'el-

le se croyoit en droit de reprocher jusqu'aux personnes de son sang, qu'après avoir résisté à tous les effets de la haine dans les coups qu'elle avoit reçûs de ses Ennemis, elle ne put supporter de se voir abandonnée par ceux dont elle avoit droit d'attendre de l'amitié. Ce fut apparemment vers ce tems-là que ne trouvant personne à qui elle put proposer de faire le voyage d'Aix pour réveiller la tendresse du Roi de Sicile, elle fit écrire au Comte d'Oxford, qui s'étoit sauvé heureusement en France après la Bataille de Teukelsbury. Cette Lettre, dont elle avoit dicté les termes, fut rendue au Comte, & piqua si vivement sa compassion, que par un mouvement de zéle auquel le témoignage de tous les Historiens donne à peine quelque dégré de vrai-semblance, il entreprit d'ouvrir les portes de sa prison. Après avoir pressenti inutilement Louis XI. qui voyoit Edouard désormais trop bien établi pour s'attirer sa haine en lui causant de nouvelles inquiétudes, il ne prit conseil que de

lui-même, & il ne mit sa confiance que dans ses propres résolutions. Avec l'argent de quelques Pierreries, qu'il avoit emportées dans sa fuite, il s'attacha soixante-quinze Hommes, tant Anglois que François; & les ayant engagés par un affreux serment à le seconder avec autant de fidélité que de courage, il s'embarqua secretement avec eux sur la côte de Normandie, sans autre précaution qu'un Passeport que Louis XI. ne put lui refuser. Ayant épousé une soeur du Comte de Warwick, il s'attendoit de trouver dans Vauclerc, Gouverneur de Calais, le même attachement que ce Gentilhomme avoit marqué constamment pour son Beau-frere; & sans l'engager néanmoins dans aucune démarche ouverte qui pût nuire à sa fortune, il ne se proposoit de lui confier son dessein que pour obtenir de lui qu'il favorisât le passage de la Reine après son évasion. Mais s'étant approché de Calais, la premiere nouvelle qu'apprirent quelques-uns des gens à qui il fit prendre terre dans sa Chaloupe, fut

que le brave Vauclerc étoit mort deux jours auparavant, avec quelque soupçon d'avoir été empoisonné par l'ordre d'Edouard, qui ne pouvoit lui pardonner sa fidélité pour le Comte de Warwick, & qui l'avoit assez ménagé néanmoins dans le Poste important qu'il occupoit, pour n'avoir osé l'en punir ouvertement. Ce contretems ne diminua point l'ardeur du Comte. Il s'approcha de la Côte d'Angleterre, & il eut la hardiesse d'y descendre avec une partie de ses Gens, en laissant le reste pour la Garde de son Vaisseau. Il avoit choisi à la vérité un endroit écarté, & dans le voisinage d'un Gentilhomme nommé *Row* à qui il avoit une parfaite confiance. Son projet étoit de gagner Londres pendant la nuit avec les plus résolus de ses Gens, & de profiter de la facilité qu'on avoit à voir la Reine pour l'enlever par adresse ou par force. Mais *Row*, qui lui étoit effectivement fort attaché, lui inspira d'autres idées, ausquelles on auroit peine à décider si la crainte eut plus de part que le courage. Il lui

apprit que le Bâtard de Falcombridge, avoit eu la tête coupée depuis quelques jours, pour avoir entrepris de tirer la Reine de sa prison, & que cette Princesse avoit été resserrée plus étroitement. Thomas *Nevill*, fils naturel du Lord Falcombridge, avoit été créé Vice-Amiral de la Manche sous l'administration du Comte de Warwick. Ayant perdu cet Emploi après le rétablissement d'Edouard, il n'avoit pas laissé de conserver assez d'autorité sur quelques-uns des Vaisseaux de l'Etat, pour les engager pendant quelque tems à servir Marguerite & son fils. Ses services n'avoient pû avoir d'autre objet, sur Mer, que de chagriner Edouard en pillant divers Ports attachés à son Parti ; mais l'indignation qu'il avoit eue de sa cruauté après la Bataille de Teukelsbury, lui avoient fait remonter la Tamise jusqu'à Londres, & sa hardiesse avoit été jusqu'à mettre le Roi dans quelque danger pour sa vie ou pour sa liberté. Cependant l'imprudence qu'il eut de s'arrêter trop long-tems à terre avec une partie

de ſes Gens, donna le tems à ce Prince de faire avancer quelques Troupes qu'il avoit encore près de Londres. Il ſe trouva ainſi dans la néceſſité de s'enfermer à *Sandwich*, où il ſe retira en bon ordre, tandis que ſes Vaiſſeaux avertis du péril où il s'étoit engagé, ſe hâterent de regagner la Mer. Il auroit infailliblement ſuccombé aux forces d'Edouard, qui ſeroient bientôt devenuës aſſez nombreuſes pour l'accabler dans cette retraite, s'il n'eut pris le parti de propoſer une compoſition que les circonſtances firent accepter. Mais à peine s'étoit-il vû libre à Londres, que s'étant ouvert quelque accès à la Tour, il avoit été ſurpris dans une entrepriſe formée pour délivrer la Reine; & le Roi qui ne cherehoit que l'occaſion de réveiller des crimes qu'il lui avoit pardonnés malgré lui, l'avoit envoyé ſur le champ au ſupplice. Row fit moins ce récit au Comte d'Oxford pour le réfroidir, que pour lui inſpirer un projet plus étendu. Les Vaiſſeaux du Bâtard étoient encore à roder ſur les côtes, & l'on ne

doutoit point que la crainte du châtiment ou le goût de la licence ne les retint dans ce désordre aussi long-tems qu'Edouard n'employeroit point des forces supérieures pour les réduire. Que ne les engagez-vous, dit Row au Comte, à seconder votre entreprise? Ou plutôt, que ne saisissez-vous une si belle occasion pour tenter quelque chose de plus important contre les Assassins de Henri?

Cette proposition fut si avidement reçuë du Comte d'Oxford, que rentrant aussitôt dans son Vaisseau il n'eut d'embarras qu'à trouver ceux dont on lui garantissoit les services. Ne doutant point que pour leur propre sûreté, ils ne cherchassent les lieux d'où ils pouvoient prendre à tout moment le large, il tourna malheureusement au Sud de l'Angleterre, & cotoyant toujours la terre, il se flatta pendant plusieurs jours de ne pouvoir les manquer. Cependant après avoir fait inutilement le tour d'une partie de l'Isle jusqu'à la Province de Cornouailles, le besoin d'eau & de vi-

vres le força de prendre terre à S. Michael-Mont. Il n'avoit rien à redouter dans un lieu si éloigné de la Capitale. Au contraire, l'inclination des Habitans s'étant déclarée pour lui au premier bruit de son nom, il se flatta peut être trop légerement, que sans le secours des Vaisseaux qu'il cherchoit, il se feroit un Parti d'autant plus considérable dans la Province, qu'il ne paroîtroit demander que des secours volontaires. Il debarqua tous ses Gens dans cette espérance, & faisant répandre qu'il étoit venu pour vanger le meurtre cruel de Henri & du Prince de Galles, & pour soutenir les intérêts de leur Sang dans la personne du jeune Comte de Richemont, il se vit en peu de jours un Corps plus nombreux qu'il n'auroit osé l'espérer dans un espace si court. Mais ses Troupes manquoient d'armes, ou n'étoient fournies que de vieilles Epées & d'Arbalestes, qui commençoient à ne pas suffire dans un tems où les Armes à feu se perfectionoient de jour en jour. Avant qu'il pût

pût tirer des Provinces voisines les secours qui manquoient à celle de Cornouailles, le Lord Stanley s'avança si fiérement à la tête de quinze mille hommes, qu'ayant dissipé les Mutins à son premier aspect, il força le Comte de se renfermer avec ses soixante & quinze hommes dans le Château de Saint Michael-Mont. Quoique la situation du lieu le rendît capable d'une longue défense, il y avoit si peu d'apparence d'en pouvoir tirer la moindre utilité, & le sort du Comte étoit si clair lorsqu'il seroit forcé de se rendre, qu'il prit le parti de capituler dès les premiers jours. Stanley avoit toujours été de ses amis. Il en obtint des assurances si positives pour la vie, & même des espérances si flatteuses pour sa grace & pour la restitution de ses biens, que s'étant laissé gagner à ses promesses, il se remit entre ses mains sous la foi de l'honneur & de l'amitié. Cependant, si le Roi n'osa violer les engagemens de son Général, il répondit mal à l'attente que le Comte avoit conçue pour sa liberté & pour

ſa fortune. Il fut non-ſeulement condamné à une Priſon perpétuelle, au Château de *Hames* dans le Boulonnois, mais la rigueur de ſes Juges s'étendant juſqu'à ſa femme, qui étoit ſœur du Comte de Warwick, elle fut dépouillée de tous ſes biens, dont on n'avoit point penſé juſqu'alors à lui ôter la poſſeſſion.

Si Marguerite ne put ignorer l'infortune du Comte d'Oxford, elle fut bien éloignée de s'attribuer la part qu'elle avoit eue à ſon entrepriſe. Jugeant auſſi mal de ſes ſoins que de ceux du Comte de Pembroock, elle crut la mémoire de ſes bienfaits effacée dans le cœur de tous ſes amis, & toutes les voies fermées pour faire arriver ſes lettres ou ſes plaintes à la Cour du Roi ſon pere. Il lui en reſtoit une néanmoins qu'elle avoit juſqu'alors refuſé d'accepter, par la ſeule conſidération qu'elle croyoit devoir à l'un de ſes plus fidéles Serviteurs, qu'elle ne vouloit point envelopper tout à fait dans ſa ruine. Ce brave Duc d'Exceſter, qui avoit ſuivi ſi conſtamment ſa fortune, & qui ne

s'étoit ſauvé de la bataille de Barnet qu'après y avoir verſé tout ſon ſang pour la ſervir, s'étoit retiré, après d'autres infortunes, dans l'azyle de Weſtminſter, où ſa ſanté avoit été long-tems à ſe rétablir. Quoiqu'il ne pût s'écarter de cette retraite ſans expoſer ſa vie à des dangers plus certains que ceux d'une Bataille, il avoit mépriſé cette crainte pour ſe procurer la ſatisfaction de voir ſa Reine, & s'étant introduit pluſieurs fois dans ſa Priſon à la faveur de divers déguiſemens, il s'étoit attendri avec elle ſur la malheureuſe fin de toutes leurs eſpérances. Ayant pénétré que ſon unique déſir étoit de donner de ſes nouvelles au Roi de Sicile, il n'étoit point à lui offrir d'entreprendre lui-même le voyage d'Aix à toutes ſortes de riſques, & de l'abréger par ſa diligence. Mais la Reine, qui ſçavoit bien que chaque pas qu'il feroit hors de Londres l'expoſeroit au ſupplice, avoit ſi peu conſenti à cette propoſition, qu'elle l'exhortoit au contraire à faire ſa paix avec Edouard. La Ducheſſe ſa femme étant ſœur de ce Prince,

il sembloit qu'il dût tout se promettre d'une intercession si puissante. Enfin, les sollicitations de Marguerite le forcerent d'employer cette voie. Il fit prier la Duchesse, qui s'étoit dispensé jusqu'alors de le voir, sous des prétextes qui n'avoient pas manqué de vraisemblance, d'implorer pour lui la clémence du Roi son frere; mais au lieu de répondre à ses intentions, elle demanda au contraire d'être séparée de lui par les voies ordinaires de la Justice. Edouard affecta de ne prendre aucun intérêt dans cette affaire, quoique personne n'ignorât qu'en secret il sollicitoit les Juges contre le Duc, & que le refus qu'il fit d'ailleurs de recevoir ses soumissions ne put laisser aucun doute de la haine qu'il lui portoit personnellement. Le Jugement lui fut si peu favorable, qu'en le nommant dans la Sentence, on ne lui accorda pas même les titres dûs à sa naissance & à son rang, en qualité de petit-fils d'une sœur du Roi Henri IV.

Il se vit donc réduit à demeurer dans son azyle, sans aucune espé-

rance de grace, & n'ayant pour ſubſiſter que ce qu'il recevoit ſecrétement de ſes amis. La Reine en fut pénétrée de douleur, & quoique les craintes qui l'avoient empêchée de conſentir à ſon voyage duſſent augmenter, elle fut la premiére à lui conſeiller d'employer toutes ſortes de voies pour ſe délivrer d'un ſi triſte eſclavage. Elle ne ſouffrit point qu'il s'expoſât à de nouveaux périls pour la voir; mais lui ayant fait remettre une lettre pour le Roi René, elle le chargea de ménager une vie dont elle s'étoit apperçue que ſes malheurs lui rendoient le cours inſupportable, & qui pouvoit devenir plus douce à ſa Cour de ſon pere. Il partit avec un ſeul domeſtique. On ne s'apperçut point aſſez tôt de ſon départ, pour ſoupçonner Edouard de l'avoir fait pourſuivre. Cependant, à peine eut-il paſſé Rocheſter, par où il avoit pris pour gagner quelque Port écarté de la Province de Kent, qu'il s'apperçut qu'on l'obſervoit. Ce n'étoit d'abord qu'un homme ſeul, qui ne pouvoit lui cauſer par con-

fequent beaucoup d'allarme. Il rejetta même la penſée qui lui vint de l'attendre ſans affectation & de s'en défaire. Son Valet, plus porté à la défiance, l'en preſſa, juſqu'à lui prédire qu'il étoit perdu ſans cette précaution. Il ne reconnut combien elle étoit juſte qu'après avoir fait quelques milles de plus, en voyant à ſa ſuite douze ou quinze hommes armés. Il n'eut point d'autre reſſource que de ſe jetter dans une Forêt, à l'entrée de laquelle il obſerva la contenance de ſes Ennemis. Lorſqu'il leur vit redoubler leur courſe pour prendre le même chemin, il s'enfonça dans un lieu difficile, dont il ne connoiſſoit point les routes, avec l'eſpérance de le traverſer entiérement, & de n'en être pas plus reculé pour gagner le bord de la Mer. Mais quoique ceux qui le pourſuivoient ne puſſent avancer plus vite que lui, & qu'ayant enfin quitté ſon cheval, il en eut plus de facilité à pénétrer dans l'épaiſſeur des Arbres, les traces de ſa marche, qu'il ne pouvoit éviter de laiſſer derriére lui, ſervirent toujours à faire dé-

couvrir sa route. Impatient de cette contrainte, il se seroit précipité mille fois sur ces Misérables, si dans l'impuissance de résister au nombre il eût pu s'assurer du moins de recevoir la mort par leurs armes; mais ayant à risquer d'être arrêté malgré lui, & ne voyant de ce côté-là, pour terme de sa vie, qu'un infâme supplice, il prit une résolution qui ne peut être justifiée que par son désespoir. Il s'arrêta, presqu'à l'extrémité de la Forêt, lorsqu'il vit moins d'apparence que jamais à se sauver par la fuite. Il remit la lettre de la Reine à son Valet, avec tout ce qu'il avoit d'argent dans sa bourse, & sans lui avoir déclaré son dessein, il le conjura par tout ce qui pouvoit faire impression sur un homme de cette sorte, de passer promptement la Mer, & de porter au Roi René la lettre qu'il lui confioit. Ensuite, sans ajoûter un mot de plainte, & sans se soulager même par un soupir, il tira son épée & s'en perça le cœur. Les cris du Valet devinrent un guide fort sûr pour ses Ennemis.

Ils se saisirent de son corps, qu'ils garderent pendant quelques jours sur le sable, en faisant payer la vûe de ce spectacle à tous les Habitans des lieux voisins, qui vinrent en rassasier leurs yeux. Le Duc d'Excester étoit le dernier des descendans collatéraux de la Maison de Lancastre, & le seul qui pût disputer au Comte de Richemont ses droits à la Couronne. Edouard ne put déguiser sa joie en apprenant cette funeste avanture, & les récompenses qu'il fit donner à ceux qui lui apporterent le cadavre, passerent pour une indécence aux yeux mêmes de ses Partisans.

C'en étoit assez pour éteindre à jamais l'espérance dans le cœur de Marguerite. Aussi ne pensa-t-elle plus qu'à se renfermer dans un petit nombre d'exercices tristes & lugubres, qu'elle regarda désormais comme l'unique occupation du reste de sa vie. Quoique l'entreprise du Bâtard de Falcombridge lui eût fait retrancher, par l'ordre du Roi, quelqu'ombre de liberté dont elle avoit joui dans sa Prison, on ne lui avoit point en-

core interdit la vûe de la Princesse de Galles, ni celle de la Duchesse de Clarence, qu'un sentiment de compassion amenoit quelquefois aussi, pour la consoler par quelques momens d'entretiens. Mais ne se considérant plus elle-même que comme un misérable objet de la colére du Ciel, dont les moindres communications devenoient funestes à ses meilleurs amis, elle résolut de se priver de leurs visites, qui avoient été jusqu'alors sa seule consolation. C'étoit déclarer qu'elle renonçoit au commerce du genre humain; car à qui auroit-elle accordé ce qu'elle refusoit à la Princesse de Galles? Cette malheureuse fille du Comte de Warwick n'avoit elle même que ce soulagement dans son infortune. Je lui conserve un titre qu'elle cessa de porter en Angleterre, sur-tout lorsque le Roi l'eut fait prendre au jeune Edouard, son fils unique. Mais les Partisans de la Maison de Lancastre, quoiqu'observés continuellement, & comme accablés sous un joug qui leur permettoit à peine de respirer, lui

donnoient encore ce cher nom, par zéle pour la mémoire d'un Prince qui avoit emporté leur bonheur avec lui. Elle fut si affligée du parti que la Reine avoit pris, que sa santé, dont on avoit vû sensiblement la diminution depuis le meurtre de son mari, s'affoiblit encore plus par des maladies considérables. Un autre incident qui augmenta tout d'un coup ses disgraces, acheva de la rendre une des plus malheureuses personnes de son sexe.

La Reine n'avoit pas autant de sujets qu'elle se l'étoit imaginé d'accuser la tendresse & de se plaindre de l'oubli du Roi son pere. Outre les sollicitations qu'il faisoit faire continuellement à la Cour d'Edouard pour la liberté de sa fille, il avoit dépêché à Londres, sur le premier bruit de ses malheurs, un Gentilhomme François, nommé Mont-Robert, qu'il avoit chargé de se procurer à toutes sortes de prix la liberté de la voir. Dans un tems où la Tréve subsistoit encore entre l'Angleterre & la France, Mont-Robert n'avoit pas fait difficulté de

se rendre directement à Calais, d'où il ne craignoit point qu'on l'empêchât de passer à Douvres. Mais il s'étoit élevé entre les Anglois de cette Ville & les Flamans, quelque démêlé à l'occasion de la Tréve marchande, qui n'avoit pas été bien observées de la part de l'Angleterre sous le dernier Gouvernement du Comte de Warwick. On étoit encore en si mauvaise intelligence, que Mont-Robert fut arrêté aux Portes de Calais par quelques Marchands de Bruges qui venoient de se plaindre inutilement au Gouverneur de la perte d'un grand nombre de Marchandises enlevées par les Anglois. Voyant arriver un homme en fort bon équipage, & le prenant pour un Anglois au langage de cette Nation, qu'il sçavoit parfaitement & qu'il affectoit de parler en approchant d'une de leurs Villes, ils s'étoient saisis de lui comme d'un ôtage pour la sûreté de leurs effets.

Mont-Robert conduit brusquement à Bruges n'avoit rien gagné à leur déclarer leur méprise, & la qualité de François n'étoit pas d'ailleurs un titre plus favorable pour se faire

écouter d'un Peuple qui étoit en Guerre ouverte avec la France. Il profita néanmoins de la Tréve de treize mois, qui fut signée ensuite entre Louis XI. & le Duc de Bourgogne, pour obtenir la liberté de retourner en France ; & n'ayant point perdu de vûe les ordres de son Maître, il reprit directement le chemin de Londres, où il n'arriva qu'après les derniers événemens que j'ai rapportés. Les efforts qu'il fit pour se procurer quelqu'accès dans la Prison de Marguerite ayant été inutiles, soit par le renouvellement de la rigueur d'Edouard, soit par l'obstination de cette Princesse à n'admettre personne dans sa solitude, il n'apprit point que la Princesse de Galles avoit toujours été exceptée des ordres du Roi, sans espérer qu'elle lui feroit ouvrir l'entrée de la Tour, ou qu'il pourroit s'y introduire à sa suite. Elle étoit retenue par une maladie violente, qui ne lui permit point de prendre elle même ce soin ; mais jugeant, par les désirs de Marguerite, de la consolation qu'elle auroit à rece-

voir un Messager de son pere, elle conjura l'Archevêque d'Yorck, son oncle, de ne rien épargner pour lui rendre un si bon office. L'Archevêque étoit ce même frere du Comte de Warwick, qui avoit laissé échapper Edouard de sa Prison de Middleham, & qui avoit été récompensé de ce service après la bataille de Barnet, par un Acte d'Amnistie qui renfermoit une grace sans exception. Mais il étoit frere du Comte de Warwick. Une qualité si odieuse à la nouvelle Cour lui avoit fait prendre le parti de s'y montrer rarement; & retenu à Londres par les infirmités de la Princesse de Galles, qui n'avoit que ses libéralités pour subsister, il se conformoit par sa conduite à la fortune de sa Maison & de son Parti. Sa pitié pour la Reine & sa complaisance pour les désirs de sa Niéce, lui firent tenter d'introduire Mont-Robert à la Tour. Quoiqu'il n'eût point pris de voie détournée, l'Officier auquel il s'adressa crut se faire un mérite auprès d'Edouard de l'avertir que ce Prélat l'avoit voulu séduire, &

ſur une ſi frivole accuſation, il fut renfermé pour le reſte de ſa vie au Château de Guines. Son châtiment fut abrégé par ſa mort, qui arriva peu de tems après dans ſa Priſon ; mais elle fut précédée d'une violence ſans exemple dans la perſonne de ſa Niéce. Le Duc de Gloceſter en étoit devenu amoureux. N'ayant oſé lui offrir ſa main dans le tems que l'appui qu'elle avoit encore dans ſon oncle lui faiſoit craindre trop de réſiſtance, il profita de la captivité de l'Archevêque pour l'enlever, & il la mit dans la néceſſité de l'épouſer malgré elle. Si elle trouva encore aſſez de force dans ſon tempérament pour réſiſter à ſa douleur, la confuſion qu'elle eut de ſe voir l'Epouſe du Meurtrier de ſon mari & de ſon beau-pere lui fit un ſupplice perpétuel d'une ſi honteuſe fortune, & la fit même renoncer pour jamais à la conſolation de voir la Reine & tous ſes amis. On verra que ſa mort fut digne d'un mariage ſi monſtrueux.

Mont-Robert fut long-tems à Londres ſans pouvoir exécuter ſa commiſſion. Edouard, qui ne put igno-

rer ce qui l'amenoit en Angleterre; affecta d'avoir peu compris quel service l'Archevêque d'Yorck avoit entrepris de lui rendre , & lui laissa chercher les moyens de réussir plus heureusement. A juger des sentimens de ce Prince par cette conduite & par celle dont il ne se relâcha point pendant plusieurs années, on seroit porté à croire qu'en diminuant quelque chose de la rigueur avec laquelle il avoit commencé par faire resserrer la Reine, son intention n'avoit été que de reconnoître ceux qui lui étoient encore assez attachés pour user, au mépris de toutes les considérations, de la liberté qu'il accordoit de la voir. Ainsi cette courte faveur ne peut passer que pour une nouvelle trahison , dont on a vû même que les effets ne pouvoient guéres être plus cruels, puisqu'elle servit à la ruine de tout ce qui restoit de Serviteurs fidéles à la Reine.

Ce n'étoit pas Marguerite seulement qui désespéroit de sa liberté. Tandis qu'elle se croyoit abandonnée de tout l'Univers , & qu'elle

travailloit elle-même à l'oublier, le Roi ſon pere n'avoit rien épargné pour toucher l'inflexible Edouard par ſes propres ſollicitations & par celles des plus grands Princes de l'Europe. A ceux qui lui repréſentoient que les haines les plus ſanglantes doivent à la fin s'aſſoupir, il proteſtoit que la ſienne étoit oubliée, mais qu'il craignoit celle de la Reine, & qu'il l'avoit trop éprouvée pour ne pas connoître ce qu'il devoit en attendre. Ainſi l'Empereur Frederic, Louis XI, les Duc de Bourgogne & de Bretagne, étoient rebutés des efforts qu'ils avoient renouvellés vingt fois, & qui avoient toujours été reçus comme des importunités.

Cependant, ce fut dans une conjoncture où l'on devoit peu s'attendre que les ſentimens d'Edouard puſſent changer, qu'il prêta l'oreille à de nouvelles propoſitions. Un événement qui changea tout d'un coup la fortune de Marguerite, & qui fut d'ailleurs ſi important pour la France qu'il eſt ſurprenant que nos Hiſtoriens ayent pris ſi peu de ſoin
de

de l'approfondir, mérite d'être expliqué avec quelqu'étendue.

Le Duc de Bourgogne profitoit de la Tréve qu'il avoit avec la France pour s'étendre du côté de l'Allemagne. Il avoit pris occasion d'un différend survenu touchant l'Archevêché de Cologne, entre Robert de Baviere & le frere du Landgrave de Hesse, pour faire le Siége de Nuz ; entreprise dont il recueillit dans la suite aussi peu d'utilité que de gloire, mais qui allarma d'abord Louis XI, dont l'intérêt n'étoit pas de lui laisser le tems de s'agrandir. Pour arrêter les desseins de ce Prince, Louis ligua d'un côté contre lui le Duc de Lorraine, le Duc d'Autriche, & les Suisses, tandis que de l'autre il engageoit l'Empereur Frederic à se rendre à Nuz avec une puissante armée, pour le forcer promptement d'en lever le Siége. Ce qu'il y eut de plus piquant pour le Duc de Bourgogne, ce fut que Louis affectant pendant ce tems-là de demeurer tranquille lui faisoit valoir la fidélité avec laquelle il observoit la

Tréve. Le désir de la vangeance, autant que la nécessité de se délivrer d'un embarras si pressant, fit penser le Duc à faire une puissante diversion en attirant le Roi d'Angleterre en France. Il lui envoya des Ambassadeurs pour lui persuader de faire la Guerre à leur Ennemi commun, & non-seusement il lui promit de se joindre à lui avec toutes ses forces, mais ne ménageant rien dans la chaleur de sa haine, il lui fit espérer que le Connétable de Saint Pol lui livreroit Saint Quentin, que le Duc de Bretagne entreroit dans leur ligue, & que par les intelligences que ce Prince & lui avoient en France, ils jetteroient Louis XI. dans une confusion qui rendroit la conquête de ses Etats aussi facile aux Anglois qu'elle l'avoit été sous Charles VI.

Edouard, qui nourrissoit contre Louis mille projets de vangeance depuis le secours qu'il avoit accordé à Marguerite & au Comte de Warwick, reçut cette ouverture avec des transports de joie. Il nomma aussi-tôt des Plénipotentiai-

res, qui ſignerent, avec ceux du Duc, divers Traités qui ſe trouvent dans les Actes de *Rymer*, & dont on ne ſe laſſe point d'admirer les articles. Après la convention générale d'entreprendre à fraix communs la conquête de la France, les deux Princes entroient dans le partage des fruits de leur victoire. Edouard, pour récompenſer le Duc des ſervices qu'il en attendoit, lui faiſoit préſent d'avance du Duché de Bar, des Comtés de Champagne, de Nevers, de Retel, d'Eu, de Guiſe, & de quantité d'autres Terres. Il renonçoit en faveur du Duc à l'hommage de toutes les Provinces dont il étoit actuellement en poſſeſſion, c'eſt-à-dire, de la Bourgogne, de la Flandres & de l'Artois, & de celles qu'il lui accordoit par le Traité. Il prétendoit que cette donation, ou ce tranſport, fut auſſi ferme que ſi les Etats Généraux de France y avoient conſenti, & il s'engageoit à leur faire confirmer là-deſſus toutes ſes volontés lorſqu'il ſeroit en poſſeſſion de la Couronne. Enfin, portant la prudence juſqu'à

prévenir les moindres difficultés; les deux Princes convenoient par un Acte particulier qu'Edouard & ses successeurs auroient toujours la liberté d'entrer à Reims pour s'y faire sacrer ; précaution nécessaire, parce que la Champagne se trouvoit comprise dans les Etats du Duc.

Les Historiens Anglois qui ont senti le ridicule d'un Traité de cette nature, excusent Edouard, en prétendant qu'il feignoit de se laisser gagner par l'espoir de conquérir la France, pour se remettre seulement en possession de la Guyenne & de la Normandie. Mais il n'en fit pas moins tous les préparatifs qui convenoient à l'importance de son entreprise. Il envoya des Ambassadeurs dans toutes les Cours de l'Europe, jusqu'à celles de Hongrie & de Sicile, pour les presser d'entrer dans sa ligue. Il s'assura contre les diversions des Ecossois par le mariage d'une de ses filles avec le Prince d'Ecosse. Il leva une grosse Armée & des subsides extraordinaires; enfin, il s'embarqua à Sandwich le 20 de Juin 1475.

Un Historien assure qu'il trouva à Douvres cinq cens Vaisseaux de transport que le Duc de Bourgogne y avoit envoyés. Mezeray dit qu'on employa trois semaines à faire passer toutes les Troupes Angloises à Calais, ce qui marque qu'il y avoit ou peu de Vaisseaux ou un très-grand nombre de Troupes. On n'en ignore pas moins à quoi montoit l'Armée Angloise, & Philippe de Commines, qui étoit alors au service de Louis XI, assure seulement que jamais Roi d'Angleterre n'en avoit mené en France une si nombreuse.

Les premiéres démarches d'Edouard répondirent à son Traité & à ses préparatifs. Il envoya de Calais un Heraut à Louis, « pour le » sommer de lui restituer tout le » Royaume de France, & pour lui » déclarer la Guerre en cas de re- » fus. » Si cette bravade dût paroître singuliére au Roi; sa réponse & sa conduite ne furent pas moins surprenantes pour les Anglois. Il répondit au Heraut « qu'il étoit bien infor- » mé que ce n'étoit pas de son pro-

» pre mouvement qu'Edouard ve-
» noit le troubler dans ſes Etats,
» mais à la ſollicitation du Duc de
» Bourgogne, & du Connétable de
» Saint Pol, & qu'il pouvoit aſſu-
» rer ſon Maître que tous deux le
» trompoient. Enſuite il lui fit don-
» ner trois cens écus & trente aunes
» de velours pour lui faire une
» robbe. » Sans approfondir les raiſons d'une ſi grande ſécurité, il falloit que Louis eut des reſſources bien préſentes & bien infaillibles, pour tenir une conduite ſi ferme. A la vérité, le Duc de Bourgogne étoit encore attaché au Siége de Nuz, & malgré l'approche de l'Empereur, il s'obſtinoit à le continuer. L'eſpérance d'emporter cette Place à la vûe de toutes les forces de l'Empire le rendit inſenſible à la perte d'une Province qui lui fut enlevée par Sigiſmond, Duc d'Autriche, aux ravages que le Duc de Lorraine fit dans celle de Luxembourg, & à la priſe de pluſieurs Places qui lui furent enlevées par la France auſſi-tôt que la Tréve fut expirée. Si c'étoit le fond que Louis

avoit fait ſur les diſpoſitions de ce Prince qui l'avoit rendu ſi tranquille à l'arrivée d'Edouard, il dût s'applaudir de ſa pénétration, lorſque le Duc, après avoir enfin levé le Siége de Nuz, trouva ſon Armée en ſi mauvais état, qu'au lieu d'aller joindre les Anglois, il fut forcé de la mettre en quartier de rafraîchiſſement. Il ſe rendit preſque ſeul auprès d'Edouard, qui ne recevant ni de lui, ni du Comte de Saint Pol, les ſecours qu'il en avoit attendus, & ne voyant aucune apparence aux ſoulévemens qu'on lui avoit fait eſpérer dans les Provinces du Royaume, commença à craindre de s'être engagé trop imprudemment. Les Anglois racontent eux-mêmes que ſe trouvant dans le dernier embarras, & ſe défiant même de ceux qui l'avoient appellé, il chercha les moyens de ſe tirer d'une ſi téméraire entrepriſe ſans bleſſer ouvertement ſon honneur. Il fit relâcher un Priſonnier François, le ſeul qu'il eût fait depuis ſon débarquement ; & par ſon ordre, les Lords Howard &

Stanley, deux de ſes principaux confidens, le chargerent de préſenter leurs reſpects au Roi ſon Maître. Louis comprit le ſens de cette commiſſion. Il jugea que les Anglois ſouhaitoient d'entrer en négociation, & qu'ayant honte de faire les premiéres démarches, ils lui faiſoient propoſer comme tacitement de leur épargner cette confuſion par quelque ouverture d'accommodement. L'impatience de ſe délivrer d'eux le rendit moins délicat. Philippe de Commines rapporte « qu'il fit vêtir en » Heraut un homme de peu de con» ſidération, mais à qui il connoiſ» ſoit beaucoup d'eſprit, & qu'a» près lui avoir donné de bonnes » inſtructions, il l'adreſſa aux deux » Seigneurs dont il avoit reçu des » politeſſes. » Ils le préſenterent au Roi, qui ne put manquer, dans la diſpoſition où il étoit, de le recevoir fort agréablement. En peu de jours il y eut des Plénipotentiaires nommés de la part des deux Monarques. Ils s'aſſemblerent à Pecquigny, où ils conclurent le 29 d'Août un Traité dont les deux principaux

articles

articles furent le mariage du Dauphin avec la fille aînée d'Edouard, & le départ de l'Armée Angloise. Mais avant la séparation des Plénipotentiaires, Louis fit proposer au Roi d'Angleterre une conférence sur le Pont de Pequigny, sans autre formalité qu'une Barriére, qui fut mise entr'eux sur le Pont. Il s'y rendit le premier, accompagné du Cardinal de Bourbon, & de cinq autres Seigneurs. Edouard arriva presqu'aussi-tôt, avec une suite qui n'étoit pas plus nombreuse. Après avoir confirmé tous deux avec serment les articles du Traité, ils commencerent une conversation fort agréable & qui dura long-tems sur le même ton. Louis proposa à Edouard d'aller passer quelques jours à Paris, en lui promettant que les Dames de cette Ville n'épargneroient rien pour lui procurer toutes sortes de plaisirs; & s'il arrivoit, lui dit-il, qu'il y commît quelque *peccadille*, il lui offroit pour Confesseur le Cardinal de Bourbon, qui n'étoit pas des plus rigides. Les réponses d'Edouard furent tournées

avec le même agrément. Enfin, Louis fit signe aux Seigneurs qui étoient avec lui de se retirer, & les Seigneurs Anglois les imiterent au même moment. Les deux Princes se trouvant libres, recommencerent un entretien plus sérieux, dont l'un des premiers articles fut le renouvellement des instances de Louis en faveur de la Reine Marguerite. On n'a point sçu quels motifs il employa pour toucher le Roi d'Angleterre; mais ayant juré une Tréve de sept ans, & s'y étant portés mutuellement de si bonne foi qu'ils avoient nommé de part & d'autre des arbitres pour terminer désormais tous leurs différends, il est à présumer que les craintes d'Edouard n'ayant guéres eu de fondement que du côté de la France, il s'en crut tout à fait délivré lorsqu'il vit le Roi disposé à vivre dans une paix constante avec lui. D'ailleurs, Louis, que de puissans motifs engageoient à se charger de la cause de Marguerite avec cette ardeur, joignit à ses instances l'offre d'une rançon de cinquante mille écus, qui

eut ſans doute autant de force que ſes raiſons pour faire impreſſion ſur l'eſprit d'Edouard. Cette convention particuliére parut aſſez importante aux deux Princes pour être inſérée dans le Traité.

Elle n'éclata pas néanmoins tout d'un coup. Louis ſe réſerva le plaiſir d'apprendre lui-même une ſi douce nouvelle au Roi René ; & le Roi d'Angleterre oubliant de bonne grace ſes reſſentimens & ſes craintes, voulut que Marguerite ne reçût pas d'un autre que lui les premiéres aſſurances de ſa liberté. Commines raconte qu'après cette entrevûe Louis ſe rendit à Amiens, où le Lord Howard le ſuivoit en qualité d'ôtage. Pendant que ce Prince étoit à ſe laver les mains pour ſe mettre à table, Howard lui rappella à l'oreille la propoſition qu'il avoit faite à ſon Maître, d'aller paſſer quelques jours à Paris. Louis ne fit aucune réponſe. Howard renouvella ſouvent le même diſcours pendant le repas, mais le Roi feignit toujours de ne pas l'entendre ; & lorſqu'il eut quitté la table, il lui fit dire que ſes affaires

ne lui permettant point de retourner sitôt à Paris, il étoit fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que le Roi d'Angleterre paroissoit disposé à lui faire. Il ne craignoit rien tant, remarque Commines, que de voir prendre à Edouard trop de goût pour la France ; & se repentant de s'être imprudemment avancé, « il souhaitoit avec passion de » lui voir tourner le dos pour repasser » dans son Isle. » Cependant, il se fit honneur, par les caresses & les libéralités dont il combla tous les Seigneurs de la Cour d'Edouard. L'Armée Angloise s'étant approchée d'Amiens, il en fit tenir les portes ouvertes, & l'ordre fut donné dans toutes les Hôtelleries de bien traiter les Anglois qui viendroient voir la Ville, sans rien exiger d'eux pour leur dépense. Il envoya au Roi son allié un présent de trois cens Chariots chargés de Vin, pour en faire la distribution à son Armée. Enfin, il n'épargna rien pour empêcher qu'Edouard n'ouvrît les yeux sur la foiblesse des raisons qui l'avoient allarmé, & ne sentît le ridi-

cule dont il s'étoit couvert par une si folle & si vaine Expédition.

Quelque désir que les deux Rois eussent marqué de tenir quelque tems secrete la convention qui regardoit la liberté de Marguerite, cette Princesse fut informée du changement de son sort, avant qu'Edouard eût repassé la Mer. Elle eut l'obligation de cette nouvelle au Comte de Dunois, à qui Louis ne l'avoit point cachée, & qui se hâta d'en donner avis au Roi son pere & à elle-même. Mont-Robert avoit enfin trouvé le moyen de pénétrer à la Tour. Il étoit parti ensuite pour retourner vers le Roi de Sicile, avec les commissions de la Reine, qui consistoient moins en affaires politiques qu'en témoignages de tendresse pour sa famille. Cependant l'occasion qu'il avoit eue à Londres de se lier avec quelques Partisans de la Maison de Lancastre, lui ayant fait pénétrer une partie de leurs sentimens, dont ils avoient fait peu de mystére avec un homme qu'ils connoissoient dévoué à la Reine, il

lui étoit venu à l'esprit de leur offrir ses services pour la Bretagne, où l'on n'ignoroit plus que le Comte de Richemont avoit été arrêté. Cette offre ayant été communiquée à quantité de personnes, qui étoient dans les mêmes dispositions pour ce précieux reste du sang des Lancastres, Mont-Robert se trouva chargé, sans l'avoir prévû, d'une espéce de négociation, dont il ne sentit pas tout d'un coup l'importance & le danger. Il étoit moins question de proposer au Comte des entreprises ausquelles les circonstances étoient peu favorables, que de le faire penser à sortir par toutes sortes de moyens, d'un esclavage qui ne pouvoit manquer de lui devenir funeste. Sa Prison n'étoit pas génante, puisqu'elle étoit aussi étendue que la Ville de Vannes, où il avoit la liberté de se promener & de voir les Habitans. Mais n'en étoit-il pas plus étrange qu'il parût s'accoûtumer à des chaînes qu'il étoit si facile de rompre ? Quelles pouvoient être les vûes du Duc de Brètagne, en l'y retenant ? C'étoit

sans doute de se servir de lui tôt ou tard pour obtenir quelqu'avantage de la Cour d'Angleterre ; & ne pouvoit-il pas arriver des circonstances où sa tête deviendroit le motif où le prix d'un Traité ? Mont-Robert prêta d'autant plus volontiers l'oreille à la proposition qu'on lui fit de passer à Vannes & de représenter ces considérations aux Comtes de Richemont & de Pembroock, qu'il crut servir la Reine en s'intéressant à la fortune d'une Maison pour laquelle il lui supposoit toujours le même zéle. Il étoit parti de Londres, avant l'expédition d'Edouard, & s'étant servi du premier Vaisseau qui avoit fait voile vers la Bretagne, il s'y étoit trouvé avec le Chevalier *Nash* qu'Edouard envoyoit dans le même tems pour Ambassadeur à cette Cour.

Le premier jour de leur Navigation s'étoit passé sans défiance ; mais Nash ne put entendre nommer à Mont-Robert la plûpart des personnes qu'il avoit vûes particuliérement à Londres, sans le soupçonner de quelque commission qui avoit

rapport aux deux Comtes ; il déguisa ses soupçons jusqu'à son arrivée, & n'ayant point manqué d'attacher quelques Espions sur ses pas, il apprit bientôt qu'en descendant à S. Malo il avoit pris le chemin de Vannes. Le premier exercice qu'il fit de son emploi fut pour demander au Duc la permission de le surprendre dans les communications qu'il alloit avoir avec le Comte de Richemont. Il l'obtint. Le Duc de Bretagne étoit alors si bien avec l'Angleterre que malgré la paix perpétuelle qu'il venoit de signer avec Louis XI. il étoit entré secretement dans la ligue d'Edouard & du Duc de Bourgogne. Cette trahison n'ayant point eu d'autre suite par le changement précipité d'Edouard, elle n'est connue dans l'Histoire que depuis la publication du Recueil de Rymer, où l'on trouve l'Acte de leur Traité. Dans une disposition qui ne permettoit point au Duc de rejetter les instances d'un Ministre Anglois, il donna à Nash toutes les permissions qui convenoient aux intérêts du Roi son Maître.

A peine Mont-Robert étoit depuis deux jours à Vannes, qu'au milieu d'un entretien qu'il s'étoit procuré avec les deux Comtes, il fut arrêté par des Gardes qui l'avoient observé, & qui le surprirent dans le moment qu'il présentoit au Comte de Pembroock diverses Lettres qu'il avoit apportées pour lui. Elles contenoient tout ce qu'on avoit recommandé à Mont-Robert de lui répéter de vive voix; mais par une précaution fort heureuse, il n'y paroissoit aucun nom, dont on pût abuser pour chagriner personne, & le secret de cette négociation sembloit ainsi dépendre de la fidélité de celui à qui elle avoit été confiée. On enleva à Mont-Robert, avec les Lettres du Comte, celles qu'il avoit reçûes de Marguerite, pour le Roi son Pere. C'étoit une autre découverte qui sembloit rendre sa commission encore plus importante. Nash s'empara de toutes ces Piéces, & ne pouvant se figurer qu'elles ne continssent point quelque projet pernicieux sous des termes déguisés, il proposa au Duc d'en arracher le secret à

Mont-Robert par les supplices. Il ne lui trouva point la même facilité pour cette proposition. Cependant après en avoir obtenu que les deux Comtes fussent gardés plus étroitement, il le fit consentir à lui livrer Mont-Robert, pour le renvoyer à Londres avec toutes les Lettres qu'on lui avoit saisies, & pour abandonner cette affaire au jugement du Roi.

Le Vaisseau, auquel il fut confié, arriva en Angleterre peu de jours avant le retour d'Edouard. Ce Prince avoit établi pour Gardien du Royaume pendant son absence, le Prince de Galles son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans; mais comme c'étoit sous la Régence du Conseil, Mont-Robert n'en fut pas moins examiné sur les accusations de Nash, & sur les Lettres qui faisoient son crime. Celles de la Reine étant les seules qui fussent signées, auroient contribué plus que toutes les autres à sa perte, si elles eussent offert la moindre preuve du complot dont on le soupçonnoit; mais quoiqu'elles ne continssent que

les expreſſions naturelles de la douleur & de la tendreſſe, on fut porté par les inſinuations de Nash à regarder les termes les plus ſimples comme un Chiffre qui couvroit quelque Myſtére, & l'adreſſe même, qui étoit au Roi de Sicile, comme un déguiſement pour les faire parvenir ſans riſque aux Comtes de Pembroock & de Richemont. Toute folle que cette imagination étoit en elle-même, il faut confeſſer que le voyage de Mont-Robert à Vannes, les autres Lettres dont il s'étoit chargé, & ſes relations avec les deux Comtes, pouvoient lui donner quelque vraiſemblance.

Elle en eut tant pour le Conſeil, que ne ſe bornant point à faire des informations fort ardentes ſur les lieux & les perſonnes que Mont-Robert avoit fréquentées pendant ſon ſéjour à Londres, il pouſſa le zéle juſqu'à faire reſſerrer plus étroitement la Reine. On ſe ſouvenoit qu'après la bataille de Teukelsbury Edouard avoit eu deſſein de livrer cette Princeſſe à la Juſtice du Parlement, & qu'il n'en avoit été dé-

tourné que par la considération de son sexe. Hastings, l'un des Principaux Conseillers de la Régence, se figura que ce feroit faire sa Cour au Roi que de profiter du tems de son absence, pour satisfaire, sans le commettre, un de ses plus vifs ressentimens. Il fit entrer tout le Conseil dans cette idée. Marguerite, après avoir été respectée de son Vainqueur & de son Ennemi, se vit exposée à l'humiliation d'être traitée en criminelle, par une Troupe de Flateurs qui avoient déja oublié qu'ils eussent été ses Sujets. Le retour du Roi n'auroit pas été assez prompt pour la garantir des premiéres procédures, si elle n'eût été secourue par une voye fort étrange.

Entre les Maîtresses du Roi, celle qui tenoit le premier rang, se nommoit Madame Shore. C'étoit la femme d'un Bourgeois de Londres qu'il avoit enlevée à son Mari, & qui joignoit à une beauté surprenante une bonté admirable de caractére.
« Edouard l'aimoit autant pour
» l'excellence de son naturel que
» pour sa beauté. Jamais on ne l'en-

» tendoit parler mal de perſonne.
» Jamais elle ne s'étoit ſervie de ſa
» faveur pour prévenir ſon Amant
» contre quelqu'un. Si elle l'impor-
» tunoit quelquefois, c'étoit pour
» ſecourir les malheureux, & les
» ſervices qu'elle ſe plaiſoit à ren-
» dre étoient toujours déſintéreſſés.
» Auſſi avoit-elle amaſſé moins de
» biens, qu'une infinité d'autres,
» pour leſquelles Edouard avoit
» moins de tendreſſe & de conſidé-
» ration. » Cette femme étoit aimée du Lord Haſtings. Quoique le reſpect qu'il devoit à ſon Maître, l'empêchât de faire éclater ſes ſentimens, il lui avoit fait connoître dans mille occaſions le pouvoir qu'elle avoit ſur lui, & peut-être étoit-elle déja ſenſible aux ſoins qu'il lui rendoit ſecretement. Lorſque la réſolution du Conſeil eut été publiée, elle fut choquée de l'obſtination avec laquelle on perſécutoit une Reine infortunée, qui étoit bien moins à redouter qu'à plaindre, & elle fit honte de cette cruauté au Lord Haſtings. Le déſir de lui plaire le diſpoſa auſſi-tôt à

changer de résolution, & craignant même que les démarches qu'il avoit déja faites, ne l'eussent trop engagé, il se hâta de déclarer au Conseil que de nouvelles lumiéres qu'il avoit eûes sur l'innocence de la Reine, lui faisoient abandonner le dessein qu'il avoit eu de la poursuivre. Mais si sa qualité de Grand Chambellan, & les services qu'il avoit rendus au Roi, lui donnoient beaucoup de considération, le Conseil étoit composé de plusieurs autres Seigneurs, qui n'étoient pas moins distingués par l'élévation de leur rang, ou par la faveur du Roi, & qui s'étant rendus à son avis, lorsqu'il avoit proposé de pousser les accusations de Nash, ne se trouverent pas disposés à s'arrêter, sur une retractation si vague. Henri Staffort Duc de Buckingham, & Grand Connétable du Royaume, le pressa de déclarer au Conseil ce qu'il avoit découvert de favorable à la Reine, & dans l'embarras où cette proposition parut le jetter, il conclut que dés raisons qui n'étoient connues que de lui, ne devoient

pas empêcher le Conſeil de terminer ce qu'il avoit entrepris pour la sûreté du Gouvernement.

Madame Shore plus affligée que Haſtings de cette réſiſtance, prit le parti de dépêcher un Courier au Roi, avec une Lettre digne de la bonté de ſon cœur. Elle n'eut pas le mérite de contribuer aux réſolutions que ce Prince avoit priſes en faveur de la Reine, puiſque le Traité de Pecquigny étoit déja conclu, & que le Courier trouva l'Armée Angloiſe prête à s'embarquer à Calais; mais l'oppoſition du Lord Haſtings ayant fait ſuſpendre pendant quelques jours les démarches du Conſeil, ce ne fut pas moins à la généroſité de Madame Shore, que Marguerite eut l'obligation de ſe voir garantie d'une nouvelle diſgrace, qui auroit mis le comble à ſon humiliation. Cependant le Roi ne fut pas plutôt à Londres qu'il prit connoiſſance du fond de cette avanture. La Lettre de la Reine lui parut ce qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, une Piéce indifférente à l'Angleterre, & qui n'avoit pû donner lieu

qu'à des ſoupçons ridicules. Mais il porta un autre jugement de celles dont Mont-Robert s'étoit chargé pour les deux Comtes, & il ſe perſuada aiſément qu'un Agent de Marguerite n'avoit point fait le voyage de Bretagne ſans ſa participation où ſans ſes ordres. Mont-Robert, qui lui fut préſenté, proteſta envain que cette Princeſſe avoit ignoré ſa commiſſion. La fermeté avec laquelle il refuſa de trahir ceux qui lui avoient confié leurs Lettres, laiſſa dans l'eſprit d'Edouard une défiance qui l'empêcha long-tems d'annoncer à la Reine l'heureuſe nouvelle de ſa liberté ; de ſorte qu'avec les aſsûrances qu'elle en avoit reçûes du Comte de Dunois, & celles mêmes qui lui furent bientôt renouvellées par le Roi ſon Pere, elle eut le chagrin de languir encore plus de trois mois dans une cruelle incertitude. Mont-Robert, après ſix ſemaines de Priſon, fut renvoyé en France, ſans avoir pû ſe procurer le moyen de la voir, pour lui expliquer du moins ce qui retardoit ſa délivrance.

Enfin

Enfin cette grace ſi long tems attendûe, fut fixée par le Roi au 20. de Novembre. Si ce Prince ſe diſpenſa de voir Marguerite à ſon départ, il prévint les déſirs de tous ſes amis en lui accordant quelques jours pour recevoir leurs adieux. Elle eut la permiſſion de les paſſer à *Gréenwich*, où elle fut traitée avec beaucoup de magnificence aux fraix de la Nation. Quoiqu'il y eut peut-être quelque poiſon caché ſous ces apparences de politeſſe, il n'y eut point de conſidération qui fût capable de retenir une infinité d'honêtes gens qui s'empreſſerent de lui aller rendre leurs derniers devoirs. Le Duc & la Ducheſſe de Clarence ſemblerent donner l'exemple dès le premier jour, & comme on ne put s'imaginer qu'ils euſſent fait cette démarche ſans la participation du Roi, elle fut imitée de ceux mêmes que la curioſité ſeule étoit capable d'y conduire. Ainſi les obſervations qu'Edouard avoit pû ſe propoſer, furent confondues dans la multitude. On s'étonna de n'y pas voir la Ducheſſe de Gloceſter ;

mais retenue par la honte, elle fit faire des excuſes à la Reine, avec des marques fort vives du regret qu'elle avoit de s'être ôté le pouvoir de la ſuivre. Louis XI. avoit fait partir de Dieppe un Vaiſſeau, qui s'étoit avancé juſqu'à Gréenwich. Quelques Officiers, chargés de ſes ordres & de ceux du Roi René, allerent prendre à Londres ceux d'Edouard, & n'en reçûrent point d'autre que d'exhorter la Reine à joüir tranquillement de la liberté qu'il lui accordoit.

Cinq ans de Priſon, qui étoient venus à la ſuite de tant de malheurs & qu'elle avoit paſſés preſque tout entiers dans une ſolitude obſtinée, avoient mis tant de changement dans ſon caractére, que cette exhortation étoit peu néceſſaire pour lui inſpirer le goût de la retraite & du repos. Elle avoit déja réglé l'emploi du reſte de ſes jours. Après avoir paſſé à Paris pour remercier Louis XI. de l'intérêt qu'il avoit pris à ſon ſort, elle étoit réſolue de ſe rendre à Aix, où ce Prince avoit permis au Roi René

d'aller attendre la mort dans une vieilleſſe fort avancée. Son deſſein étoit de demeurer auprès de ce bon Pere auſſi long-tems qu'elle y feroit néceſſaire pour lui fermer les yeux, & de s'enſevelir après lui dans quelque Couvent écarté, dont elle remettoit à faire le choix ſur les informations qu'elle prendroit dans cette Province. Son voyage ſe fit heureuſement juſqu'à Dieppe; mais lorſqu'elle ſe diſpoſoit à partir pour Paris, elle reçut un Meſſager du Roi, qui, après l'avoir félicité au nom de ce Prince du changement de ſa ſituation, lui apprit qu'il la diſpenſoit du voyage de la Cour, & que pour lui épargner une fatigue inutile, il recevroit ſes remercimens du lieu où il apprenoit avec joie qu'elle venoit d'arriver. Louis n'avoit pas compté néanmoins de laiſſer paſſer la Reine ſans la voir; mais il étoit alors occupé d'une entrepriſe qu'il avoit extrêmement à cœur & dont on lui fit craindre qu'elle n'arrêtât l'exécution par des inſtances auſquelles il lui feroit difficile de réſiſter.

Il avoit accordé depuis peu une nouvelle Tréve au Duc de Bourgogne, mais à condition qu'il lui livreroit le Connétable de Saint Paul, qui s'étoit réfugié dans ses Etats sous la foi d'un saufconduit; & le Duc qui brûloit de se voir libre pour satisfaire son ressentiment contre le Duc de Lorraine & le Duc d'Autriche, avoit sacrifié son honneur à sa vengeance. Louis, qui n'étoit pas moins irrité contre le Connétable, ne l'avoit pas plutôt eu entre ses mains, qu'il avoit nommé des Commissaires pour lui faire son procès, & ses fréquentes trahisons étant les moindres de ses crimes, il comptoit de le faire bientôt monter sur l'échaffaut. Ce Seigneur n'avoit pas une autre idée de son sort depuis qu'il avoit été remis dans les Prisons du Roi. Cependant ayant appris qu'on attendoit incessamment la Reine, & prévoyant qu'elle viendroit remercier le Roi de sa liberté, il se flatta que leur entrevûe seroit un moment de faveur, & que ce qu'elle demanderoit à son Libérateur lui seroit difficilement refusé.

Ses parens & ſes amis, qu'il fit entrer dans cette penſée, ſe mirent auſſi-tôt en chemin pour aller au-devant d'elle, préparés à donner toute la force poſſible à leurs ſupplications. Mais le Roi fut averti de ce mouvement, & le parti qu'il avoit pris d'envoyer lui-même au-devant de la Reine n'étoit que pour ſe délivrer d'un obſtacle auquel il étoit réſolu de ne pas céder. Son Meſſager avoit même ordre de faire aſſez de diligence pour prévenir les amis du Comte, & de faire entendre à la Reine qu'elle devoit s'attendre à des ſollicitations auſquelles on la prioit de ne pas prêter l'oreille.

Cet incident la chagrina peu; mais il l'expoſa dans la ſuite de ſon voyage à perdre miſérablement la vie. Ayant pris ſa route par la Normandie, elle ſe trouva forcée le ſoir, avec une ſuite peu nombreuſe, de s'arrêter dans un Village pour y paſſer la nuit. Cette Province étoit encore remplie d'Anglois, qui s'y étoient établis ſous les régnes de Henri V. & de Henri VI. gens dont

l'inclination pour leur Patrie ne s'étoit point altérée par une si longue absence, & qui en avoient suivi toutes les révolutions avec la même chaleur que s'ils y eussent été intéressés par la perte de leur sang ou de leurs biens. La Reine marchoit sans défiance & sans précaution. Elle avoit même refusé une Escorte, que le Roi avoit fait préparer à Rouen, pour l'accompagner aussi loin qu'il lui plairoit de s'en servir. Ses gens n'avoient pas ordre non plus de cacher son nom ni sa marche, & pensant aussi peu au déguisement qu'à l'ostentation, elle ne s'occupoit que du terme de son voyage. Tandis qu'elle étoit à souper dans le Village où elle s'étoit arrêtée, la Maison, qui n'étoit qu'une Hôtellerie publique, se remplit d'Anglois, que la seule curiosité peut-être y avoit d'abord amenés, mais qui s'échauffant entr'eux sur les intérêts de leurs Pays terminerent leur conversation par des reproches grossiers & des invectives sanglantes entre la Reine & sa suite. Elle n'avoit avec elle que dix personnes, dont

trois étoient ses femmes; deux Gentilshommes Anglois qui s'étoient attachés à elle par le seul mouvement de leur affection, & cinq Domestiques; triste reste de tant de grandeur & de puissance. Les deux Gentilshommes bouillant de zéle pour leur Reine, se flatterent d'imposer silence à cette Troupe de Mutins par un air de hauteur & d'autorité. Mais leur insolence augmentant à la premiére menace, ils s'emporterent bientôt jusqu'à s'armer de tout ce qui s'offroit à leur fureur, & forçant les deux Gentilshommes de se retirer dans la chambre de la Reine, ils jurerent d'exterminer les restes d'un Parti qui avoit causé tant de mal à l'Angleterre. Leur attaque devint une espéce de Siége auquel il auroit été difficile de résister longtems, si quelques François attirés par le bruit n'eussent délivré la Reine d'un si grand danger.

Comme elle étoit peu avancée dans sa route, une si fâcheuse avanture, qui pouvoit se renouveller à tous momens dans les autres parties de la Province, lui fit prendre le

parti de retourner à Rouen, non-seulement pour y prendre l'Escorte qu'elle avoit refusée, mais pour y attendre Sir Thomas *Montgommery*, Ambassadeur d'Edouard à la Cour de France, qui n'ayant pû se rendre assez tôt à Dieppe ou à Rouen pour la recevoir, lui avoit fait dire qu'il se trouveroit à Alençon sur son passage. Il restoit de la part de l'Angleterre quelques formalités, dont ce Ministre étoit chargé; & Louis XI. avoit donné ordre en même tems au sieur de Genlis & à Jean Raguenet, Receveur Général de Normandie, de se rendre au même lieu pour assister de sa part à cette derniére scéne. Ils se conformerent volontiers aux intentions de la Reine. Montgommery, suivant les ordres qu'il avoit reçus de son Maître, reçut de cette Princesse une confirmation libre de l'Acte par lequel on l'avoit déja fait renoncer, en sortant de la Tour de Londres, à son douaire, à ses joyaux & à tout ce qu'elle pouvoit reclamer en qualité de Reine Douariere d'Angleterre. Les deux Ministres de

France

France étoient chargés de prendre cette occasion pour lui apprendre à quel prix le Roi s'étoit employé si ardemment pour sa liberté. René, par un Testament signé à Lyon au commencement de la même année, avoit cédé à la France tous ses droits sur la Provence, sur l'Anjou, & sur les Duchés de Lorraine & de Bar. La seule condition qu'il avoit attachée à ce beau présent avoit été que Louis XI. payeroit la rançon de sa fille, & feroit à cette Princesse une pension convenable à son rang. Elle fut obligée de confirmer aussi cette disposition du Roi son pere.

La satisfaction qu'elle ressentoit de se voir libre ne l'empêcha point de remarquer ce que lui coutoit cette faveur. Elle se trouvoit dépouillée dans le même instant, non-seulement de tout ce que le droit établi lui accordoit en Angleterre, mais de tous les avantages qu'elle tiroit de sa naissance pour la succession de la Maison d'Anjou dont elle étoit l'unique hérітiére. Il n'étoit pas tems de reclamer contre des loix si dures. Elle s'en plaignit au Roi son

père ; mais elle dût être consolée par la réponse de ce bon vieillard, qui ne s'étoit déterminé au sacrifice de tous ses biens que pour se procurer la douceur de la revoir. Elle se rendit à Aix, où il étoit retourné ; & jusqu'à la mort de ce Prince, qui arriva le 10 de Juillet 1480, le silence des Historiens semble marquer qu'elle y vécut dans l'éloignement absolu de toutes sortes d'affaires.

Cependant, son repos y fut troublé par une visite qu'elle étoit fort éloignée de prévoir, & qui la rengagea malgré elle dans des souvenirs trop capables de r'ouvrir toutes les plaies de son cœur. La Duchesse de Clarence, fugitive d'Angleterre après la mort de son mari, vint chercher un azyle & de la consolation près d'elle. Son malheur étoit si récent, qu'étant encore baignée de larmes & pénétrée d'amertume, elle ne put manquer de communiquer à la Reine une partie de sa douleur. Madame Trott, qui étoit demeurée attachée à elle après avoir obtenu grace d'Edouard par son entremise,

lui avoit conseillé de s'éloigner pendant quelque tems de sa Patrie ; & dans la confiance qu'elles avoient toutes deux à l'amitié de Marguerite, elles avoient entrepris le voyage de Provence. Ce ne pouvoit être la fin tragique du Duc de Clarence qui excitoit la compassion de la Reine. Elle ne devoit point ce sentiment au Meurtrier de son fils. Mais elle n'avoit point oublié que la Duchesse l'avoit toujours respectée comme une mere, & le mouvement de tendresse qui lui avoit fait mépriser toutes sortes de considérations pour lui venir faire ses adieux à Gréenwick étoit une preuve d'attachement qui ne pouvoit être sortie de sa mémoire.

Ceux qui connoissoient le caractére d'Edouard & celui du Duc ne s'étoient jamais persuadé que leur réconciliation fût sincére ; & quand le premier auroit pu se guérir de ses défiances, & l'autre de son inconstance & de sa légéreté naturelle, le Duc de Glocester avoit trop d'intérêt à souffler entr'eux le feu de la discorde pour laisser subsister

long-tems leur union. Tous les Historiens conviennent qu'il préparoit déja sourdement les moyens de s'assurer la Couronne après la mort du Roi. C'étoit une entreprise bien difficile, puisque ses deux freres aînés avoient des enfans; mais il y voyoit de la possibilité en y travaillant par dégrés. Le premier étant de se défaire du Duc de Clarence, il s'étoit efforcé de le noircir dans l'esprit du Roi par mille accusations qui ne pouvoient manquer de vraisemblance après les exemples passés. La Reine qui avoit repris beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son mari, depuis qu'elle avoit donné deux Princes à l'Angleterre, fortifioit continuellement ses soupçons; & le Duc de Clarence naturellement fier & indiscret, avec peu de génie, fournissoit à tous momens des armes contre lui-même par l'imprudence de sa conduite & par la liberté de ses discours.

Il y avoit néanmoins peu d'apparence que sa perte fût si prochaine, lorsque le hazard y donna lieu par une avanture qui n'avoit rien de

commun avec des intérêts si sérieux. Le Roi étant à la Chasse dans le Parc du Chevalier *Burdett*, avec qui le Duc de Clarence étoit lié d'une étroite amitié, y tua un Dain blanc que ce Gentilhomme aimoit beaucoup. Cette perte fut si sensible à Burdett, que dans le premier feu de sa colére, il souhaita, en jurant « que le Bois du Dain fût dans » le ventre de celui qui l'avoit tué. » Cette ridicule imprécation, qui n'auroit passé dans un autre que pour un emportement puérile, fut tournée en crime de haute trahison dans un ami du Duc de Clarence. En deux jours Burdett fut condamné à mort & exécuté publiquement. Le Duc étoit alors en Irlande. Ceux qui n'avoient sollicité le supplice de son ami que pour lui donner occasion d'irriter le Roi par quelque fausse démarche, se hâterent de le faire avertir de cet événement. Il revint furieux, & ne ménageant personne à son arrivée, il reprocha au Roi même, avec la derniére hauteur, d'avoir manqué de considération pour un frere à qui il étoit re-

devable de ſa Couronne. Ce tranſport étoit peut-être pardonnable à l'amitié ; mais il y joignit des menaces ſi inconſidérées, qu'Edouard ne balança point à le faire arrêter. Ses Ennemis, dont le plus dangereux étoit toujours le Duc de Glocester, eurent ſoin d'éloigner du conſeil tous ceux qui pouvoient lui être favorables. Ils dreſſerent eux-mêmes pluſieurs chefs d'accuſations, dont les principaux regardoient la perſonne du Roi. Enfin, par une juſte diſpoſition du Ciel qui deſtinoit tous ces Princes ſanguinaires à périr par leurs haines & leurs fureurs mutuelles, il fut condamné à mourir, & tout l'adouciſſement que le Roi mit à ſa Sentence, fut de lui abandonner le choix du ſupplice.

La Ducheſſe étoit alors en Irlande, avec deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de ſon mariage. Ses amis eurent le tems de la faire avertir du péril de ſon mari avant ſa condamnation, & ſa diligence fut extrême pour aller ſolliciter ſa grace. Mais ſi elle fut mortellement affligée d'apprendre en arrivant à

Londres que ſon Arrêt étoit prononcé, elle s'abandonna encore plus aux larmes, en apprenant pour quel genre de ſupplice il s'étoit déclaré. Inſenſible en apparence aux horreurs de ſon ſort, il avoit demandé au Roi d'être étouffé dans une Cuve de Malvoiſie. La Ducheſſe ayant obtenu la liberté de le voir, n'omit aucun effort pour lui faire perdre une ſi miſérable réſolution, & dans la néceſſité où il étoit de rendre ſa vie au Ciel, elle eut le courage de l'exhorter à ne pas chercher d'autre voie que celle de ſes pareils; mais ſe faiſant un jeu de ſon ſupplice, il la preſſa inſtamment d'y aſſiſter. L'affoibliſſement de ſes forces, cauſé par la honte & par la douleur, la diſpenſa de ce funeſte office. Elle refuſa même d'entendre les circonſtances d'une ſcéne ſi odieuſe, & pleurant l'aveuglement autant que la mort d'un mari qu'elle avoit toujours tendrement aimée, à peine attendit-elle le rétabliſſement de ſa ſanté pour s'éloigner de l'Angleterre avec ſes enfans.

Ce récit n'excita dans la Reine,

avec une vive pitié pour la Duchesse, qu'une respectueuse admiration de la Justice du Ciel, qui prenoit soin de la vanger. Combien ce sentiment n'auroit-il pas augmenté, si pénétrant dans l'avenir elle eût pu voir tous les Ennemis & les Bourreaux de son Sang tomber successivement sous le poignard les uns des autres. Mais éloignant au contraire tout ce qui pouvoit réveiller sa haine, & cherchant désormais la paix du cœur dans l'oubli même de ses ressentimens, elle s'efforça par ses discours & par son exemple d'inspirer à la Duchesse de Clarence les mêmes dispositions. Elle la retint six mois auprès d'elle, & la voyant assez tranquille pour la faire souvenir de l'intérêt de ses enfans, qui sembloit demander son retour en Angleterre, elle lui conseilla de sacrifier les restes de sa douleur à leur fortune en allant solliciter pour eux les faveurs du Roi leur oncle.

La mort de René rompit enfin l'unique lien qui pût attacher Marguerite au commerce des hommes.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, elle ne pensa plus qu'à l'exécution du dessein qu'elle avoit formé depuis si long-tems de se dérober au monde, où elle ne voyoit plus rien qui fût capable de l'arrêter. Cependant, elle crut pouvoir donner quelque préférence, dans le choix d'un tombeau, à la Province d'Anjou, qu'elle regardoit particuliérement comme l'héritage de sa Maison, & où elle avoit regreté de ne pas trouver le Roi son pere en sortant de sa prison. Avec son panchant, elle eut une raison beaucoup plus forte de s'y déterminer, dans les secours qu'elle espéroit pour le reste de sa vie, d'un homme dont René lui avoit vanté, en expirant, la droiture & la fidélité. C'étoit un vieux Gentilhomme d'Anjou, nommé *Vignoles*, qui avoit des biens considérables dans cette Province, & qui ayant passé la plus grande partie de sa vie au service du Roi de Sicile, ne souhaitoit, après la perte d'un si bon Maître, que de se retirer dans ses Terres pour y attendre tranquillement la mort. Il

répondit avec empressement à l'envie que Marguerite lui marqua de prendre le même chemin. Mais lorsqu'elle se fut ouverte à lui de ses projets de solitude, il lui représenta avec beaucoup de sagesse qu'une résolution de cette nature ne convenoit ni à son rang, ni au rolle extraordinaire qu'elle avoit soutenu long-tems avec tant de gloire. Ses raisons étoient simples: « Ou vous » prendrez le parti, lui dit-il, de vous » assujettir tout à fait aux loix du » Cloître, ou vous vous bornerez » à vous y faire une retraite qui ne » changera rien au train de vie que » la bienséance exige d'une Reine. » Dans le premier cas, vous ne con- » sidérez point assez ce que votre » imagination vous prépare de tour- » mens; & dans le second, vous ne » voyez pas que vous ne cherchez » qu'à vous gêner vous-même & à » incommoder les autres. ».

Quelqu'impression que ce raisonnement pût avoir faite sur son esprit, elle n'étoit point destinée par la Providence à se voir dans la liberté de suivre son inclination. A peine

fut-elle arrivée en Anjou que Louis XI. lui fit propoſer une nouvelle confirmation du Teſtament de René, par un Acte plus autentique que celui que Genlis & Raguenet avoient reçu d'elle à Rouen. Cette propoſition, qui ſembloit marquer quelque doute de la validité de ſon premier Acte & de la diſpoſition même du Roi ſon pere, lui fit naître, à l'inſtigation de Vignoles, la penſée d'examiner ſi la Juſtice ne l'autoriſoit pas effectivement à revenir contre une donation ſur laquelle on ne l'avoit point conſultée, & qu'elle avoit ſignée dans des circonſtances où le miſérable état de ſa fortune lui en faiſoit une loi. Elle ne ſe flattoit pas ſans doute de forcer le Roi à lui reſtituer malgré lui les Provinces auſquelles elle avoit renoncé; mais la penſion qu'il devoit lui donner en échange n'étant pas payée auſſi exactement que le prix de ſa rançon l'avoit été au Roi d'Angleterre, Vignoles lui faiſoit eſpérer qu'un peu de réſiſtance ſerviroit du moins à rendre Louis plus fidéle, & peut-être à lui faire augmenter

une amitié qui n'avoit aucune proportion avec les biens qu'il lui enlevoit. Ce conseil ne tourna point à sa satisfaction. Les Commissaires que le Roi lui avoit envoyés ayant marqué à ce Prince qu'ils trouvoient quelque difficulté dans l'exécution de ses ordres, en reçurent un d'autant plus mortifiant pour elle, que dans l'espérance de tirer quelque fruit de son opposition, elle avoit déja pris des engagemens qui supposoient plus d'exactitude dans le payement de sa pension. Le Roi lui fit dire qu'elle oublioit trop tôt de quelle situation il l'avoit tirée, & que si elle regretoit la succession de son pere, il étoit prêt à la lui restituer, mais à condition qu'elle en iroit jouir à la Tour de Londres. Il fallut changer de langage, & signer un nouvel Acte, qui fut passé au Château de *Reculée*, près d'Angers, le 19 Octobre 1480.

Les engagemens qu'elle avoit pris, & qui la jetterent dans une suite de mouvemens & d'embarras fort opposés à ses resolutions, regardoient les Comtes de Richemont & de Pembroock, que le Duc de Bretagne

continuoit de faire garder à Vannes. Ils n'avoient pu ignorer qu'elle s'étoit rapprochée d'eux, & se flattant aussi-tôt qu'ils en pourroient tirer quelqu'avantage, ils n'avoienr pas manqué de lui faire demander avec son amitié quelque marque de l'intérêt qu'elle prenoit encore à la Maison de Lancastre. Outre leurs nécessités de fortune, qui la porterent à leur promettre un secours annuel en forme de pension, ils la firent informer du péril auquel ils étoient exposés continuellement de la part d'Edouard. Ils avoient eu le bonheur d'en éviter un, dont on trouve toutes les circonstances dans *Argentré*, & qui commençoit à leur rendre la simplicité du Duc de Bretagne aussi redoutable que la haine & les artifices d'Edouard. La Tréve qui avoit été souvent violée entre l'Angleterre & la Bretagne demandant d'être renouvellée avec des conditions plus fermes, le Roi avoit pris cette occasion pour envoyer des Ambassadeurs Extraordinaires au Duc, & l'on n'avoit point eu de peine à rétablir les deux Nations

dans une parfaite intelligence. Mais après les discussions d'intérêt, les Ambassadeurs s'étoient ouverts au Duc sur le principal objet de leur négociation. Ils lui avoient représenté « que le Roi leur Maître désiroit ardemment d'éteindre pour » jamais le feu des factions, qui » avoit causé de si longs désordres » en Angleterre ; que la Maison de » Lancastre n'ayant plus d'autre » Prince que le Comte de Richemont, son dessein étoit de le marier avec une de ses filles, pour » unir les deux Maisons par ce mariage ; qu'il le prioit dans cette » vûe de lui envoyer le Comte, à » qui il lui tardoit de donner des » preuves de son affection qui fissent » connoître à tous ses Peuples le » désir qu'il avoit de les rendre » heureux par une tranquillité inaltérable. » Le Duc de Bretagne, porté par sa candeur naturelle à juger favorablement de celle d'autrui, ne soupçonna point Edouard de cacher un odieux dessein sous ces apparences de modération. Il fit remettre le Comte de Riche-

mont aux Ambassadeurs ; qui se hâterent de partir avec leur proie pour aller s'embarquer à S. Malo.

Mais ce jeune Prince n'avoit pas négligé si long-tems de s'échapper de sa prison sans y être retenu par des chaînes plus puissantes que celles du Duc. Il étoit amoureux d'une fille de sa Nation, dont la famille se trouvoit établie à Vannes, & cette passion le rendoit sourd depuis long-tems à toutes les instances du Comte de Pembroock, qui l'avoit pressé mille fois de profiter de la facilité qu'ils avoient continuellement à s'évader. Cette fille, qui étoit d'une naissance commune & qui se nommoit *Lée*, pénétra l'artifice d'Edouard en se voyant enlever son Amant. Elle engagea son pere à se rendre avec la derniére promptitude à la Cour, où il représenta au Duc « que la démarche qu'il venoit » de faire le couvroit d'une éter» nelle infamie ; sans compter que sa » conscience ne lui permettoit pas » de livrer un Prince, qui se croyoit » en sûreté sous sa protection, à son » plus mortel Ennemi. » Ce discours

fit ouvrir les yeux au Duc. Il fit partir ſur le champ Pierre Landais pour Saint Mâlo, avec ordre d'employer juſqu'à la force pour tirer le Comte de Richemont des mains des Ambaſſadeurs, s'il pouvoit faire aſſez de diligence pour prévenir leur embarquement. Ceux qui ont accuſé le Duc de s'être laiſſé gagner par une groſſe ſomme qu'il avoit reçue d'Edouard, & de n'avoir changé de ſentiment que par la force de ſes remords, n'ont pas fait attention que ſi les Ambaſſadeurs euſſent employé cette voie pour ſéduire le Maître, elle leur auroit réuſſi bien plus facilement avec un Miniſtre auſſi corrompu que Pierre Landais, qui étoit en même tems ſon favori. Cependant, étant arrivé à Saint Malo dans le moment que les Ambaſſadeurs alloient s'embarquer, il les fit avertir de la part du Duc qu'il lui reſtoit quelqu'affaire importante à leur communiquer, & tandis qu'il étoit en conférence avec eux, les gens de ſa ſuite, à qui il avoit donné ſes ordres pour faire évader les deux Priſonniers,

sonniers, les conduisirent dans une Eglise. Il suffisoit qu'ils fussent hors des mains de leurs Ravisseurs pour n'avoir rien à redouter dans une Ville qui étoit soumise au Duc. Les Ambassadeurs se plaignirent amérement d'avoir été trompés : mais après quelques excuses frivoles, on leur répondit nettement que le Duc de Bretagne ayant fait de nouvelles réfléxions sur la démarche où il s'étoit laissé engager, avoit compris qu'il ne pouvoit livrer le Comte au Roi sans se perdre d'honneur, & qu'il promettoit seulement de le faire garder avec tant de soin qu'Edouard n'auroit rien à craindre de ses entreprises.

Vannes continua d'être sa prison ; mais le péril dont il étoit sorti si heureusement pouvant se renouveller par d'autres voies, le Comte de Pembroock conjuroit Marguerite de joindre ses instances aux siennes pour engager le Prince à se mettre en sûreté par une fuite prudente, & la prioit même de favoriser ce dessein par les secours qu'elle pouvoit leur procurer

aiſément à ſi peu de diſtance de la Bretagne. Elle ne refuſa point de leur rendre ce ſervice ; mais la difficulté étoit de le faire accepter au Comte de Richemont, ou plutôt de le faire renoncer à une paſſion qui ſembloit le rendre également inſenſible aux bienſéances de ſon rang & au ſoin de ſa vie. Après quantité d'efforts inutiles, dont le Prince ſe défendoit par des raiſons priſes de ſa grandeur d'ame & de l'opinion qu'il avoit de la générosité du Duc de Bretagne, ce fut la Reine qui propoſa elle-même au Comte de Pembroock de faire partir ſecrétement Catherine Lée, pour le lieu où il vouloit conduire ſon neveu, & de donner enſuite à ce Prince pour motif de ſon propre départ l'eſpérance de la rejoindre. Il ne fut pas aiſé de la faire entrer dans un projet dont elle appréhendoit quelque tache pour ſon honneur. Malgré la tendreſſe dont elle ne ſe défendoit point pour ſon Amant, elle ne lui avoit accordé juſqu'alors aucun avantage ſur elle ; & ſoit que l'exemple d'Eliſabeth Woodwille

excitât sa présomption, soit qu'elle voulut faire prendre plus de force aux sentimens du jeune Comte pour en assurer la durée, elle se contenoit dans une modestie qui servoit de jour en jour à les augmenter. Cependant, elle se rendit à l'autorité de son pere, qui étoit disposé à tout sacrifier pour un Prince qu'il regardoit comme son Roi. Etant partie sous sa conduite, ce fut à la Reine même que le Comte de Pembroock les adressa, & dans les excuses qu'il en fit à cette Princesse, il lui marquoit que son neveu & lui ne seroient pas deux jours à les rejoindre.

Marguerite étoit alors au Château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles. Si elle fut surprise que le Comte l'eut choisie pour dépositaire de Lée & de sa fille, elle n'en reçut pas cette jeune personne avec moins de bonté & d'admiration. C'étoit au Comte de Richemont qu'elle croyoit devoir le premier de ces deux sentimens; mais la considération du Comte ne déroboit rien de l'autre à Catherine Lée, que Mar-

guerite trouva digne de toute la passion qu'elle avoit inspirée au premier Prince d'Angleterre. Les témoignages qu'on avoit de sa sagesse lui faisant joindre l'estime à l'inclination, non-seulement elle consentit à la garder près d'elle, mais elle prit un intérêt à sa conduite & à sa fortune, qui servit dans sa suite à la rendre une des plus heureuses femmes de son tems. Deux jours, & huit se passerent, sans qu'on entendit parler du Comte de Pembroock. La Reine inquiéte envoya secrétement Vignoles à Vannes. Il revint avec de fâcheuses nouvelles. Les deux Comtes ayant manqué de précautions dans les préparatifs de leur fuite avoient été arrêtés par les Gardes qui les observoient, & le Duc de Bretagne irrité de leur entreprise les avoit fait transporter dans l'Isle d'Ouëssant, où ils étoient gardés avec une rigueur qu'il n'avoit jamais marqué pour eux pendant leur séjour à Vannes. Leur perte, à lequelle il sembloit que le Duc voulût contribuer lui-même par la facilité qu'il donnoit

au premier Vaiſſeau d'Angleterre de les enlever dans une priſon fort mal défendue, allarma ſi vivement la Reine, qu'elle ſe reprocha d'avoir pris trop de part à des intérêts qui n'étoient plus propres qu'à troubler ſon repos. Quel rapport avoit-elle déſormais à la Maiſon de Lancaſtre & à la ſucceſſion d'Angleterre? Etoit-ce l'eſpoir de ſe voir rétablie dans des droits qu'elle avoit abandonnés, étoit-ce l'ambition ou la vangeance, qui pouvoient lui faire ſouhaiter une révolution favorable au jeune Comte? Elle avoit enſeveli toute ſa haine à la Tour pendant cinq années qu'elle y avoit paſſées à rétablir la paix dans ſon cœur, & le ſéjour qu'elle avoit fait en Provence avoit achevé de calmer toutes ſes paſſions. Pourquoi s'expoſer en faveur d'autrui à de nouvelles agitations qu'elle n'auroit pas voulu reſſentir pour elle-même.

Cependant, ſa généroſité, plus forte que toutes ces réfléxions, ne lui permit point d'abandonner un jeune Prince à qui elle ne voyoit plus d'autre reſſource que ſon ſe-

cours, Vignoles étoit un homme d'expérience qui avoit accompagné dès sa jeunesse le Roi de Sicile dans toutes ses Guerres. Elle le chargea d'employer tout ce qu'il pourroit trouver d'expédiens dans sa prudence & dans son courage pour délivrer les deux Comtes. Lée s'offrit à l'accompagner. Ils partirent avec peu de gens, dans la crainte de se trahir par les moindres apparences; & s'étant fournis d'une grosse somme d'argent, qui pouvoit leur faire trouver au besoin un Vaisseau & des Soldats, ils se rendirent à la Rochelle, d'où ils leurs fut aisé de gagner l'Ile d'Ouëssant.

La seule place de l'Isle qui fût capable de quelque défense étoit le Château, où les deux Comtes étoient renfermées. Vignoles n'avoit pris avec lui que dix hommes, parce qu'il faisoit plus de fond sur son adresse que sur la force ouverte. S'étant informé sans affectation de tout ce qui ne pouvoit être inconnu aux habitans de l'Isle, il apprit que la Garnison étoit composée de soixante hommes, & que les deux

Comtes, à qui l'on accordoit quelquefois la liberté de chaſſer, ne ſortoient jamais ſans les avoir à leur ſuite. Il n'en eſpéra pas moins de les enlever dès la premiére fois qu'il ſortiroient du Château. S'étant déguiſé en Payſan, il fit rentrer ſes gens dans ſon Vaiſſeau, avec ordre de ſe tenir prêts à s'éloigner du rivage au premier ſigne. Il s'aſſura par ſes largeſſes de la diſcrétion de quelques Payſans qui habitoient la côte, & leur faiſant tenir trois chevaux prêts derrierre une haie qui ſervoit à les cacher, il attendit le moment où il verroit les portes du Château s'ouvrir. Les deux Comtes parurent. Il n'eut pas de peine à ſe faire connoître d'eux pour un homme qui cherchoit à les ſervir. Deux mots d'explication leur firent comprendre ce qu'ils avoient à faire pour le ſeconder. Ils furent plutôt à cheval que leurs Gardes ne s'en apperçurent, & gagnant auſſi-tôt le bord de la Mer avec leur guide, ils s'embarquerent ſans avoir trouvé le moindre obſtacle.

Mais, par un hazard fort étrange, dans le tems que les Matelots

s'agitoient pour mettre à la voile; & que les deux Comtes, qui avoient gagné le Vaiſſeau dans une Chaloupe, recevoient les félicitations de Lée & de Vignoles, une Barque plate partie du Port voiſin, amenoit dans l'Iſle ſoixante Soldats qui venoient relever la garniſon du Château. Il fut impoſſible aux Matelots de ſaiſir le vent avec aſſez de diligence pour ſurpaſſer celle des Rames. La curioſité ſeule porta d'abord les Officiers de cette Troupe à s'approcher du Vaiſſeau; mais étant montés à bord, l'embarras de ceux qui forçoient les deux Comtes à ſe cacher, & bientôt la vûe des Soldats de l'Iſle qui parurent en troupe ſur le rivage, leur firent juger qu'ils avoient beſoin de quelque précaution. Une légere réſiſtance les auroit d'abord écartés ſi les deux Seigneurs n'euſſent point été ſans armes, & ſi Vignoles n'eût pas cru que la prudence les obligeoit à ſe cacher. Il fut trop tard pour ſonger à ſe défendre lorſque le Vaiſſeau fut rempli de Soldats, qui apprirent par les cris de ceux qui étoient à terre que c'étoit le Comte
de

de Richemont qui leur échappoit.
Il fut conduit au Duc de Bretagne avec Vignoles & tous ses gens. L'indignation du Duc fut si vive à la premiére nouvelle qu'il eut de leur hardiesse, qu'il les eût envoyés sur le champ au supplice s'ils ne s'étoient fait connoître pour des Domestiques de la Reine Marguerite, qui n'avoient formé leur entreprise que par ses ordres. Lée seul étoit son Sujet. Il ordonna qu'on lui fît son Procès avec la derniére rigueur, & s'étant fait présenter les deux Comtes, il les menaça de les envoyer dans une prison plus sure en Angleterre. Mais le jeune Comte lui reprocha d'un ton ferme, l'abus qu'il faisoit de la force, pour lui imposer un joug qu'il n'étoit obligé de souffrir par aucune loi; & lui faisant honte de la soumission qu'il marquoit pour Edouard, il le ramena par dégrés à des sentimens si modérés, qu'après s'être retranché sur la parole qu'il avoit donnée au Roi d'Angleterre, il lui promit de le renvoyer à Vannes, s'il vouloit lui engager la sienne d'y vivre

avec autant de tranquillité qu'il y avoit vécu jusqu'alors. Le Comte qui s'attendoit à rentrer dans une prison plus étroite que celle dont il étoit sorti, se garda bien de rejetter cette proposition ; mais soutenant le ton qui lui avoit si heureusement réussi, il répondit au Duc que pour mettre quelque égalité dans les conditions, il falloit donc qu'il s'engageât lui-même à ne jamais abuser du pouvoir qu'il avoit sur lui pour le remettre entre les mains d'Edouard. Il y avoit dans cette demande un air de justice dont le Duc fut frappé. Il s'engagea par serment à ne se rendre jamais coupable d'une si basse trahison ; & pour achever de satisfaire le Comte, il lui accorda la grace de Lée.

Il falloit effectivement que les deux Comtes fussent bien peu contraints dans leur prison de Vannes, puisque le malheur qu'ils avoient eu d'être arrêtés en voulant prendre la fuite n'étoit venu que de l'imprudence grossiére de quelques-uns de leurs gens, & qu'avec un peu plus

de ménagement, ils se procurerent dans la suite les moyens de faire plusieurs fois le voyage d'Anjou. Outre les précautions qu'ils prirent toujours pour cacher leur absence, ils eurent soin qu'on ne pût leur reprocher d'avoir violé leur engagement. Il consistoit à demeurer fidélement sous la garde & la protection du Duc de Bretagne. Loin de penser à s'y soustraire, l'un demeuroit toujours à Vannes dans l'absence de l'autre; autant pour être le garant de son retour, que pour déguiser mieux la liberté qu'ils s'accordoient successivement. Ainsi l'on peut s'imaginer qu'ils n'étoient gardés que lorsqu'ils s'écartoient de leur demeure, & qu'avec un peu d'adresse il leur étoit d'autant plus aisé de s'échapper alternativement, que le moindre prétexte d'incommodité pouvoit persuader que l'un gardoit son appartement lorsqu'on voyoit paroître l'autre. Aussi tous les Historiens ne donnent-ils point d'autre idée de leur prison.

L'usage qu'ils firent de cette facilité à visiter la Reine rendit bientôt

la retraite de cette Princeſſe comme le centre de tous les deſſeins qui furent formés en faveur de la Maiſon de Lancaſtre. Ce fut de-là que le Comte de Richemont ſenſible à l'infortune du Comte d'Oxford qui étoit toujours étroitement reſſerré au Château de Hames, & prévoyant l'utilité qu'il auroit tôt ou tard à tirer de ſes ſervices, envoya Lée & Vignoles pour tenter de lui ouvrir les portes de ſa Priſon. Il y étoit chargé de fers, & dans un état qui juſtifia bien la haine qu'il porta toute ſa vie à Edouard & à tout ſon Sang. Vignoles, pour ſatisfaire non ſeulement l'Héritier des Lancaſtres, mais la Reine même, qui ne devoit pas moins de reconnoiſſance que lui au Comte d'Oxford, eut la conſtance de paſſer pluſieurs mois aux environs de Hames, occupé ſans affectation à ſe lier avec le Gouverneur du Château & avec tous ſes Gens. Il obtint aiſément dans cette familiarité la permiſſion de voir le Comte; mais n'ayant pû trouver un moment favorable pour lui apprendre le ſervice qu'il cher-

choit à lui rendre, il forma sur d'autres circonstances un projet dont le succès lui parut certain. Ayant remarqué que les jours de Fêtes on amenoit le Comte & quelques autres Prisonniers dans une chambre voisine de la Chappelle, pour y entendre la Messe, il ne douta point qu'il ne se trouvât quelqu'un parmi eux qui entendît la Langue Latine. Il gagna le Prêtre par une grosse somme ; & à la place de l'Epître ou de l'Evangile il lui fit réciter un avis en latin aux Prisonniers, de se tenir prêts à seconder les efforts qu'on entreprendroit un certain jour pour leur liberté. On ne les amenoit à la Messe qu'après avoir pris soin de leur mettre des entraves aux mains ; mais commme si cette précaution eut été suffisante à l'égard de cinq ou six personnes, dont la soumission paroissoit tournée en habitude, on les abandonnoit seuls à leur dévotion. Ils ne manquerent point de s'aider mutuellement de toute leur adresse pour se défaire de leurs chaînes. Vignoles & Lée, qui avoient fait toutes leurs observa-

tions, s'étoient chargés de courtes épées & d'armes à feu, qu'ils tenoient cachés sous leurs Manteaux. Ils sortirent successivement de la Chappelle pour les distribuer aux Prisonniers, & l'usage où l'on étoit de les voir au Château éloignant toutes les défiances, ils eurent toute la liberté qu'ils avoient espérée pour gagner la porte de leur Chambre. Enfin par une hardiesse dont la suite est beaucoup moins vraisemblable, ou qui doit faire supposer du moins que le Château de Hames étoit fort mal gardé, ils se saisirent du Gouverneur & des Gardes, sans avoir fait d'autre emploi de leurs armes que pour les menacer, & ils partagerent tous, le bienfait qui n'étoit destiné que pour le Comte d'Oxford. Ayant été poursuivis néanmoins avec beaucoup de diligence, le Comte se sépara de Vignoles en fuyant, & ne le rejoignit qu'en Anjou.

L'arrivée de ces nouveaux Hôtes apportoit toujours à la Reine quelque renouvellement de douleur, par les souvenirs que leur

préſence & leur entretien ſervoient à lui faire rappeller. Mais renfermant ſa triſteſſe dans le fond de ſon cœur, elle ne leur rendoit pas moins les bons offices qui dépendoient de ſon crédit & de ſes ſoins. Le Roi d'Angleterre en fit des plaintes à Louis XI, qui répondit froidement à ſon Ambaſſadeur, qu'il ne pouvoit priver la Reine du plaiſir de recevoir & d'obliger ſes anciens Amis. Cependant elle craignit peu de chagriner le Comte de Richemont en traverſant ſes amours. L'affection qu'elle avoit conçûe pour Catherine Lée lui faiſant ſouhaiter pour cette fille un ſort digne de ſon eſprit & de ſa beauté, elle lui repréſenta ſi vivement le tort qu'elle ſe feroit en nourriſſant la paſſion d'un jeune Prince qui ne pouvoit lui en donner de preuve honorable pour ſa vertu, qu'elle lui fit prendre une ferme réſolution de ne plus l'écouter. La douleur du Comte n'ébranla point ce généreux projet; & lorſqu'il fit éclater ſes plaintes, Marguerite ſe chargea de lui faire conſidérer elle-

même que ne pouvant chercher que de l'amusement dans la séduction d'une Fille de mérite, c'étoit respecter trop peu l'honneur & la vertu que de faire un si précieux sacrifice à ses plaisirs. Il ne se rebuta pas néanmoins dans ses poursuites, & les voyages qu'il continuoit de faire en Anjou produisoient toujours quelque marque éclatante de ses sentimens. Le Comte de Pembroock, qui souhaitoit de lui occuper agréablement l'esprit & le cœur, pour dissiper l'ennui de sa situation, favorisoit son penchant par son approbation & par ses services. Il avoit gagné Lée. Le Doyen de Tours, frere de Vignoles, s'étoit laissé engager aussi dans les intérêts du Prince. Soit que les deux Comtes eussent dessein de tromper Catherine par quelqu'imposture, soit qu'ils se promissent de rompre aisément un mariage auquel ils ne se proposoient pas d'apporter beaucoup de formalités, ils étoient convenus avec Leé qu'il presseroit lui-même sa fille de recevoir la main du Comte, & le Doyen étoit disposé à les unir par

ſa bénédiction. Des offres ſi ſérieuſes & propoſées par la bouche d'un Pere, firent une puiſſante impreſſion ſur l'eſprit de Catherine. Le jour fut marqué pour la cérémonie; & quoique le Comte de Pembroock ne put être en Anjou avec le jeune Prince, ſon conſentement devoit ſuppléer à ſa préſence. Mais Catherine arrêtée par un mouvement de reconnoiſſance pour les bontés de la Reine, ou peut-être par la crainte de ſon reſſentiment, n'oſa terminer cette Scéne ſans l'en avoir informée. C'étoit rendre tant de préparatifs inutiles. Marguerite lui fit ouvrir les yeux ſur ſon illuſion, & dans le mécontentement qu'elle reſſentit contre Lée & le Doyen de Tours, elle les bannit pendant quelque tems de ſa préſence. Aux plaintes & aux ſoupirs du Comte, elle répondit par une propoſition ſi adroite qu'en le mettant dans l'impuiſſance de répliquer, elle ſe fit de nouvelles armes de ſon embarras & de ſon ſilence pour fortifier la ſageſſe de Catherine. Voulez-vous prendre le parti, dit-elle à ce Prince, de l'é-

pouser ouvertement, c'est à-dire; à la face de l'Angleterre & de la France, pour qui le mariage d'un homme tel que vous ne doit point être un mystére ? Vous verrez finir aussi-tôt mes oppositions. Le jeune Comte épouvanté de cette offre, & n'osant même en marquer sa pensée dans l'absence du Comte de Pembroock, demeura si long-tems à répondre, que Catherine crut sentir elle même qu'on n'avoit pensé qu'à la tromper.

Des affaires plus importantes interrompirent bientôt cette intrigue badine, & lui firent prendre ensuite un autre cours. Avant que le jeune Comte fût retourné à Vannes, un Anglois, dont la Reine se remit le nom & le visage, s'étant présenté à elle, & lui ayant demandé une audience particuliére, lui remit les Lettres de plusieurs Seigneurs, qui l'avoient député en Anjou, pour intéresser cette Princesse dans une grande entreprise. Il devoit se rendre ensuite en Bretagne avec d'autres Lettres dont il étoit chargé pour les Comtes de Richemont &

de Pembroock, qui étoient le principal objet de ſon voyage. Les deux Comtes ne rendant jamais viſite à la Reine qu'avec beaucoup de meſures, & ſous des noms ſuppoſés, il ignoroit que le premier fût ſi près d'elle. Mais on ceſſa bien-tôt de lui en faire un myſtére, lorſque Marguerite eût appris par ſes Lettres le ſujet de ſa commiſſion.

L'une étoit de Morton, Evêque d'Ely, ancien Conſeiller de Henri VI, qui avoit conſervé ſon Emploi depuis le rétabliſſement d'Edouard, mais dont le cœur n'en étoit pas moins fidéle à la Maiſon de Lancaſtre. Il avoit une partie de ſa famille dans le Pays de Galles, vers le Château de Brecknock, principale Terre du Duc de Buckingham, ce qui lui donnoit occaſion de viſiter ſouvent ce Seigneur. Morton étoit célébre en Angleterre par ſon eſprit & ſon ſçavoir. Sa naiſſance étoit ſi baſſe qu'il n'avoit pû devoir ſon élévation qu'à ſon mérite. Le Duc étant porté par ſon propre goût à le traiter avec la diſtinction dont ſes talens le rendoient digne, l'avoit

vû familiairement dans un séjour de quelques Mois qu'il avoit fait à Brecknock, & leurs entretiens étant tombés nécessairement sur les intérêts présens de la Nation, l'habile Prélat s'étoit insinué si adroitement dans sa confiance, qu'il avoit pénétré le fond de ses sentimens. La Cour d'Angleterre avoit peu de Seigneurs aussi distingués que le Duc par la naissance & les qualités naturelles. Il avoit rendu au Roi Edouard des services importans dont il ne croyoit point que la dignité de Grand Connétable du Royaume fût une assez haute récompense. Hastings & Stanley partageoient une faveur qu'il auroit voulu posséder seul; & pour comble de dégoût, la Reine, qui faisoit profession de soûtenir la nouvelle Noblesse contre l'ancienne, lui avoit fait manquer l'héritage de la Maison d'Héréford auquel il se croyoit des droits incontestables. En s'ouvrant à Morton, il lui confessa non seulement son aversion pour Edouard, mais encore le regret qu'il ne pouvoit s'empêcher de

reſſentir d'être entré dans le complot du Duc de Glocefter pour enlever la Couronne à ce Prince où à ſes enfans. Ce qu'il regretoit n'étoit pas le mal qui devoit tomber ſur Edouard ; mais n'ayant pas plus de raiſons d'aimer le Duc ſon frere, il s'affligeoit de la néceſſité où le reduiſoit ſa haine, de ne pouvoir ſe vanger de l'un qu'en s'attachant aux nt érêts de l'autre. Il avoit promis au Duc de de ſe tenir prêt à le ſeconder, ſoit qu'il prît le parti de lever le maſque pour attaquer ouvertement le Roi, ſoit qu'attendant ſa mort il regardât comme une entrepriſe plus aiſée de détrôner ſes enfans. La ſanté d'Edouard ne lui promettoit plus une longue vie. Il étoit ſi ſenſible à la honte d'avoir été joué par Louis XI, qui venoit de conclure le mariage du Dauphin avec Marguerite d'Autriche, qu'il dépériſſoit de jour en jour. La Princeſſe ſa fille avoit été élévée ſi ouvertement dans l'eſpérance d'épouſer ce Prince que les Anglois la nommoient déja Madame la Dauphine ; & quand Edouard ſe ſouvenoit que c'étoit

par cette promesse qu'il s'étoit laissé persuader de ramener son armée de France, sans avoir tiré l'épée, il entroit dans des transports qui avoient fait craindre plus d'une fois pour sa vie. Le Poison, si l'on en croit quelques Historiens, faisoit aussi son effet, par les mains du Duc de Glocester, qui en renouvelloit de tems en tems la doze. Mais en supposant que la mort du Roi satisfît bientôt la haine de Buckingham, ce n'étoit que pour le faire tomber sous une Tyrannie qui ne lui étoit pas moins odieuse, & à laquelle il se reprochoit de s'être mis dans l'engagement de contribuer.

Ce fut après s'être asûré de lui par cette confidence que Morton lui tint un discours, dont plusieurs Historiens ne parlent que deux ans après, dans le tems que ce Prélat étoit sous la garde du Duc au Château de Brecknock; mais outre que l'époque en est fixée par sa Lettre à la Reine Marguerite, il n'est pas vraisemblable que s'il n'eut pas déja eu des liaisons fort étroites avec le Duc, il eut osé se fier à lui

dans un tems où il étoit prisonnier d'Etat sous ses ordres ; sans compter que l'ordre naturel de ce fait s'accorde avec la Relation de plusieurs autres Ecrivains, qui assûrent que ce fut par amitié pour Morton, & pour le dérobber à d'autres périls, que le Duc en demanda la garde à Richard III. Ce qui se passa donc ensuite à Brecknock ne pouvoit être que l'effet de cette premiére ouverture.

Le Prélat ayant laissé au Duc de Buckingham tout le tems de s'expliquer, le plaignit autant de s'être rendu l'instrument des fureurs du Duc de Glocester, que des mortifications qu'il avoit reçûes d'Edouard. Ensuite pour l'amener par de longs détours au point sur lequel il pensoit à le sonder, il le fit convenir que non seulement ces deux Princes, mais tout ce qui étoit sorti d'eux & du Duc de Clarence, ne promettoit point à l'Angleterre un bonheur que le Ciel n'accorde jamais à la race des Hommes cruels & sanguinaires. Les preuves s'en offroient d'elles-mêmes dans un si grand nom-

bre d'exemples récens. Ces Princes réprouvés de Dieu devoient donc être en horreur à tous les gens de bien, fur tout lorfqu'ils pouvoient fe donner un autre Maître, qui avec les mêmes droits du côté de la nature avoit en partage toutes les qualités qui forment les plus excellens Rois. Après une riche énumération de talens & de vertus, le Prélat voyant que le Duc cherchoit avec embarras à qui pouvoit convenir ce portrait, le nomma lui-même, comme defcendant d'Edouard III. par une fille de ce Prince mariée à Thomas de Woodftock.

Buckingham parut extrêmement frappé d'une conclufion à laquelle il s'étoit peu attendu. En fe défendant avec modeftie des éloges de Morton, il convint que la nature lui donnoit des droits qu'un homme d'un caractére plus ambitieux auroit pû chercher à faire valoir. Cependant fans fe livrer à cette idée, il demanda quelque tems pour réfléchir fur une ouverture fi importante. Morton, qui ne penfoit qu'à le mettre à l'épreuve, attendit avec inquiétude

inquiétude le fruit de cette délibération. Mais il revint de toutes ses craintes, lorsque l'ayant revû le lendemain, il l'entendit rejetter froidement pour lui même une proposition qui ne devoit venir qu'après l'exclusion d'un autre Prince, dont les droits étoient moins éloignés que les siens, & qui loin de mériter la haine de la Nation lui paroissoit digne au contraire de réunir tous les suffrages. Il nomma le Comte de Richemont. L'Evêque d'Ely, qui n'avoit désiré que ce qu'il avoit la joie d'entendre, applaudit beaucoup à son désintéressement, & le fortifia dans des sentimens si nobles par toutes les raisons qu'il pût tirer de la justice & de l'honneur.

Tous leurs mouvemens & leurs desseins s'accordant désormais en faveur du Comte, ils conçurent que malgré l'espérance présente de pouvoir réveiller en peu de tems son Parti, il étoit beaucoup plus sûr d'attendre la mort d'Edouard; non seulement parce qu'ils n'auroient point à combattre sa fortune, qui

avoit été jusqu'alors si surprenante qu'il n'avoit point perdu une seule des Batailles où il s'étoit trouvé en personne, & que c'étoit toujours de l'extrêmité de l'abbaissement qu'il s'étoit relevé tout d'un coup par de nouveaux miracles ; mais encore plus parce que les entreprises du Duc de Glocester contre lui ou contre ses enfans, serviroient comme de degrés au Comte pour faciliter les siennes. Ils établirent toutes leurs vûes sur ce principe, & leur premiére résolution fut de faire passer en Anjou un Agent sensé & fidéle, qui après avoir communiqué à la Reine un projet dans lequel ils supposoient qu'elle entreroit ardemment, devoit recevoir d'elle des éclaircissemens sur la situation du jeune Prince & des instructions sur la conduite qu'il falloit tenir avec lui. La Lettre de Morton à cette Princesse, celle du Duc de Buckingham & de quelques autres Seigneurs qu'ils s'étoient déja associés, n'étoient que pour la disposer à recevoir leur Député sans défiance, & à croire de

ſa bouche ce qu'une juſte précau-tion ne leur avoit pas permis de confier au papier. Ils avoient choi-ſi pour cette importante commiſ-ſion un Gentilhomme Gallois nom-mé *Jeffreys*, qui avoit des biens con-ſidérables dans ſa Province, & qui s'étoit retiré de la Cour par haine pour la Maiſon qui occupoit le Trô-ne.

Marguerite conféra long-tems avec lui ſur les diſpoſitions du Duc de Buckingham, qu'elle auroit eu peine à ſe figurer ſincéres ſi elle n'en eût été aſſuré par un garant tel que l'Evêque d'Ely. Les grandes qualités que l'Hiſtoire attribue au Duc étoient mêlées de tant de vices, & la Reine connoiſſoit ſi bien le fond de ce caractére, que ſi elle ne voyoit perſonne plus propre à for-mer un Parti & à le pouſſer avec au-tant de conduite que de courage, elle étoit perſuadée auſſi que le moindre caprice étoit capable de lui faire abandonner tout d'un coup ſon objet & ſacrifier non-ſeulement les intérêts du Comte, mais les ſiens mêmes, à la ſatisfaction d'une paſ-

sion déréglée. Il sembloit, dans les objections qu'elle fit à Jeffreys, qu'elle pénétrât clairement l'avenir; car on sçait que le Duc, après avoir rendu des services signalés au Comte de Richemont, se priva lui-même du fruit qu'il en devoit recueillir, & faillit de causer la ruine de son Parti, lorsqu'ayant été forcé de se cacher chez un de ses anciens Domestiques, il employa le peu de momens qu'il y fut, à deshonorer sa fille; ce qui força ce pere désespéré de violer l'hospitalité à son tour, en le livrant au Roi Richard, qui lui fit trancher la tête. Cet événement étoit encore éloigné, & regarde un tems qui n'appartient point à cette Histoire; mais la Reine, en se réjouissant pour l'intérêt du Comte de lui voir naître un si bon Défenseur, souhaita, par une de ces craintes qui accompagnent toujours la prudence, que le zéle du Duc ne devint point aussi funeste à l'héritier des Lancastres qu'il lui pouvoit être utile.

Cependant, après avoir entendu de Jeffreys tout ce qui avoit rap-

port à sa commission, & lui avoit témoigné que sans vouloir tirer aucun fruit de l'entreprise du Duc elle n'en étoit pas moins disposée à la seconder de tout son pouvoir, elle fit appeller le Comte de Richemont à qui l'Agent rendit les mêmes respects que s'il l'eût déja vû sur le Trône. Avec les lettres des Seigneurs il lui en remit une de la Comtesse de Richemont sa mere. Quoique remariée au Lord Stanley, qui tenoit un des premiers rangs dans la faveur d'Edouard, on n'avoit pas fait difficulté de lui communiquer ce qu'on méditoit en faveur du jeune Comte. Elle y étoit entrée avec toute l'ardeur d'une Mere qui voit sa grandeur attachée à celle de son fils, & toute son inquiétude étant que par un excès d'ambition & de courage il ne se livrât témérairement à de si hautes espérances, elle lui recommandoit de ne rien entreprendre sans la participation & le conseil de la Reine.

Il entra si volontiers dans les intentions de la Comtesse que renonçant à se conduire par ses propres

lumiéres, il prit le parti de retourner sur le champ à Vannes, & de renvoyer à sa place le Comte de Pembroock, pour délibérer sur ses affaires avec la Reine & le Comte d'Oxford. Vignoles & Jeffreys furent admis à cet important conseil. On agita d'abord si l'honneur permettoit au Comte de Richemont & à son Oncle, après les engagemens formels qu'ils avoient pris avec le Duc de Bretagne, de rompre leurs chaînes & de quitter ses États sans son consentement. Buckingham exhortoit le Comte par la bouche de Jeffreys à se ménager la protection de la France: Quelle apparence dans la situation où il étoit, de faire connoître à Louis XI. s'il méritoit son estime & son amitié ; & le premier moyen pour former quelqu'entreprise digne de lui n'étoit-il pas la liberté ? Le droit naturel dans cette occasion paroissoit plus fort que tous les sermens ; sans compter que dans la supposition des justes droits qui l'appelloient à la succession de la Couronne, il devoit se regarder à l'égard du Duc de Bretagne com-

me un Prince indépendant, qui n'avoit pu être arrêté sans injustice. Ces raisons suffisoient peut-être pour lever tous les scrupules d'honneur. Mais la Reine en fit naître deux qui donnerent une autre face aux délibérations. Premiérement, une fuite telle qu'on la proposoit ne pouvoit manquer d'allarmer le Roi d'Angleterre, & c'étoit lui donner occasion de faire des recherches qui les exposoient à voir leur dessein s'éventer en naissant. D'un autre côté, l'on ne pouvoit abandonner si brusquement la Bretagne, sans se faire un Ennemi du Duc, & par conséquent sans renoncer à toute l'utilité qu'on pouvoit espérer du long séjour que les deux Comtes avoient fait dans ses Etats. Deux objections si fortes parurent sans réplique; mais elles ne servoient qu'à rendre le mal plus sensible, si ç'en étoit un de demeurer plus long-tems à Vannes, hors d'état de se montrer & d'agir. La Reine, qui panchoit ouvertement à juger ce dernier Parti nécessaire, ne fut-ce que pour endormir Edouard

dans la sécurité où il se croyoit bien établi depuis plusieurs années, ouvrit en même tems une autre proposition, qui parut d'abord aussi révoltante qu'elle la fit reconnoître sage & avantageuse lorsqu'elle l'eut rendue non-seulement plausible mais presqu'infaillible, par les lumiéres supérieures de sa prudence. Elle proposa de faire part au Duc de toute l'entreprise, & de le mettre par cette confiance dans la disposition de la favoriser. Quels avantages tiroit-il de ses engagemens avec Edouard, qui ne pussent lui être offerts par un Prince qui aspiroit à monter sur le même Trône? C'étoit avec la Nation plutôt qu'avec le Roi, qu'il devoit chercher à bien vivre, & peu lui importoit par qui cet Etat seroit gouverné lorsqu'il seroit sûr d'en tirer la même utilité pour le sien. Mais la pénétration de la Reine alloit beaucoup plus loin. Elle se rappella que le Duc de Bretagne avoit des prétentions sur le Comté de Richemont, qui avoit été possédé autrefois par ses Ancêtres. La seule espérance d'y rentrer

lui

lui parut une amorce à laquelle il ne réſiſteroit pas. Elle ſoutint qu'il ne falloit pas faire difficulté de s'engager à cette reſtitution, & dans l'opinion qu'elle conçut de ſon propre avis, elle oſa garantir que le Duc iroit juſqu'à fournir au jeune Comte de l'argent, des Troupes & des Vaiſſeaux.

La force de ſes raiſons ayant entraîné tout le Conſeil, elle jugea encore que les deux Comtes ne devoient point paroître dans cette négociation avant que le Duc ſe fût déclaré, & que Vignoles qu'elle crut propre à preſſentir ſes diſpoſitions n'eût découvert en lui tout le panchant qu'elle lui prévoyoit à profiter du trouble de ſes voiſins pour ſe fortifier ou pour s'agrandir. Elle voulut auſſi que ce fût en ſon nom que Vignoles fît toutes ces ouvertures au Duc, & qu'il parût que ſes motifs n'étoient qu'un reſte d'intérêt qu'elle prenoit encore à la Maiſon de Lancaſtre, & qui étoit entretenu par les liaiſons qu'elle conſervoit toujours en Angleterre. Cette maniére de ren-

dre ſervice au Comte de Riche-mont & de répondre à la confiance de ſa mere ſatisfaiſoit la générosité de Marguerite, ſans la jetter dans des agitations trop tumultueuſes qui ne pouvoient convenir déſormais à ſon caractére ni à ſa ſituation. Et ſi l'on en croit un de ſes Hiſtoriens, ceux qui auroient pénétré le fond de ſon cœur auroient admiré qu'avec la triſteſſe profonde où elle étoit continuellement plongée, elle fût capable encore d'être ſenſible à l'amitié..

Ses conſeils eurent tout le ſuccès qu'elle s'étoit promis de l'habileté de Vignoles. Le Duc de Bretagne s'engagea preſque ſans délibérer à ſoutenir l'entrepriſe du Comte, & la facilité qu'il eut à ſe lier par les plus fortes promeſſes ſembla marquer que ſur quelque nouveau mécontentement qu'il avoit reçu d'Edouard, il ne reſpiroit que l'occaſion de ſe vanger. Il regreta même que l'exécution fut remiſe à des tems incertains, & lorſqu'en s'ouvrant davantage on lui eût appris que ce qu'il regardoit encore com-

me un ſimple projet de la Reine étoit déja réſolu de la part du Comte de Richemont & de tous ſes Partiſans, il ſe plaignit de la contrainte qui devoit lui faire diſſimuler pendant quelque tems la ſatisfaction qu'il en reſſentoit. Les ſuites de cette fameuſe négociation, qui après de longnes & dangereuſes viciſſitudes, aboutit enfin à placer le Comte de Richemont ſur le Trône, ſont étrangéres au deſſein de cet Ouvrage; mais les Hiſtoriens qui en attribuent la gloire au Comte de Pembroock ont ignoré qu'ils la déroboient à la Reine.

Pendant que Vignoles s'employoit ſi heureuſement à la Cour du Duc, & que le Comte de Richemont attendoit à Vannes le ſuccès de ſa commiſſion, Jeffreys s'étoit fait une occupation plus douce auprès de Catherine Lée, dont il avoit diſtingué tout d'un coup le mérite & les charmes. Il avoit conçu pour elle une vive tendreſſe, & la Reine l'avoit vûe naître avec plaiſir. C'étoit une occaſion d'établir avantageuſement une fille qui lui étoit

chere. Elle n'attendit point que Jeffreys lui eut expliqué ses sentimens pour lui proposer un mariage qu'elle vouloit rendre avantageux pour lui-même par les bienfaits qu'elle destinoit à Catherine, & qui devoit servir d'ailleurs à guérir le jeune Lancastre des restes d'une folle passion. Jeffreys reçut les offres de la Reine avec des transports de reconnoissance. Catherine parut les accepter avec soumission. Lée seul, qui croyoit perdre par ce changement la haute fortune dont le Comte de Richemont l'avoit flatté, s'affligea intérieurement du bonheur de sa fille, & se crut intéressé, pour sauver quelque chose de ses espérances, à donner avis au jeune Comte des desseins de la Reine.

Il en falloit bien moins pour désespérer un Amant. Le Comte oubliant toutes les précautions qu'il avoit gardées jusqu'alors, quitta Vannes avant que son oncle y fut retourné, & s'observa si peu dans les circonstances de son départ, que l'Ambassadeur d'Angleterre averti de sa fuite, en fit aussi-tôt ses plain-

tes au Duc & le mit dans un extrême embarras pour lui répondre. Cependant, après s'être excusé à ce Ministre d'un mal qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'empêcher, il dépêcha secrétement à la Reine, pour se plaindre de l'imprudence du Comte & lui demander l'explication d'une démarche si oposée à toutes leurs conventions. Le jeune Prince étoit déja au Château de Reculée, où ses reproches & ses agitations étoient aussi incommodes à Marguerite qu'à la fille de Lée. Cette Princesse feignant d'ignorer elle-même ce qui l'avoit fait partir si brusquement de Vannes, le fit appeller dans la présence du Député, & le priant de répondre lui-même à la demande du Duc, elle espéra que son embarras & la honte de cette avanture deviendroient pour lui une leçon de modération & de prudence. Mais loin de se déconcerter, le Comte, emporté par la chaleur de la jeunesse & de l'amour, répondit agréablement au Député qu'il étoit amoureux, & que si le Duc croyoit avoir quel-

que reproche à lui faire, il en pouvoit lever aisément la cause en rendant plus sensible pour lui une personne sur laquelle il devoit avoir quelqu'autorité. Cette réponse produisit un effet des plus bizarres. Le Député, à qui le Duc n'avoit pu confier ses ordres sans faire quelque fond sur sa fidélité, marqua de l'empressement à la Reine pour se trouver seul avec elle, & reprenant le discours du Comte de la maniére qu'il l'avoit conçu, il offrit à cette Princesse de pressentir l'esprit de son Maître sur l'inclination du jeune Prince, c'est-à-dire, de lui proposer son mariage avec Anne de Bretagne sa fille, qui étoit digne du premier Trône du monde, & que le Duc, dans les dispositions où il étoit pour le Comte, accorderoit peut-être volontiers à l'héritier de l'Angleterre.

La Reine comprit tout d'un coup son erreur; mais n'en trouvant point cette ouverture moins avantageuse pour le Comte de Richemont, & jugeant même par l'envie qu'elle voyoit au Député de se rendre né-

ceſſaire, qu'elle pouvoit lui abandonner la conduite d'un projet dont il étoit comme l'inventeur, elle évita dans ſa réponſe tout ce qui auroit été capable de le détromper. Il retourna vers ſon Maître, dans la prévention que le jeune Prince étoit amoureux de la Princeſſe de Bretagne, & qu'il n'étoit parti de Vannes que pour conſulter la Reine ſur les moyens de faire approuver ſa tendreſſe au Duc. D'un autre côté, Marguerite qui s'étoit aſſez expliquée avec le Député pour augmenter ſon zéle, & pour ſe promettre quelque choſe de cette négociation imprévûe, en tira deux avantages qu'elle étendit encore par les ſoins de ſa prudence: l'un, de faire conſentir plus facilement le Comte au mariage de Catherine Lée, en lui inſpirant des idées plus dignes de ſa naiſſance & de ſes prétentions; l'autre, d'engager plus que jamais le Duc de Bretagne dans les intérêts du Comte, par l'opinion qu'il prit des ſentimens de ce jeune Prince pour ſa fille & pour lui.

Cependant, elle eut encore à

vaincre bien des résistances & des plaintes, pour accoutumer le Comte à voir tranquillement le bonheur de Jeffreys. S'étant fait une étude de se rendre maître de lui-même, elle reconnut, dit l'Historien, qu'un cœur est plus difficile à gouverner qu'un Etat; & vers la fin de ses jours, elle fit l'essai d'une prudence qui surpasse peut-être toutes les ruses de la politique. Ce fut le dernier service qu'elle rendit à l'Angleterre. En inspirant à ce Prince la force de surmonter une folle passion, elle le remplit de ces grands principes qui le rendirent pendant toute sa vie chaste & tempérant; qualités qui jointes à celles qu'il avoit reçues de la nature, en firent un des plus grands Rois qui ayent porté la Couronne d'Angleterre. Catherine Lée se ressentit plus avantageusement de son estime qu'elle n'auroit jamais fait de son amour. Outre les présens dont il prit plaisir à la combler, il s'engagea, si le Ciel secondoit ses espérances, à rendre un jour son sort digne d'envie; & l'on voit dans l'Histoire de son régne, qu'il ne

perdit pas le souvenir de cette promesse. Marguerite, qui avoit pris une vive affection pour cette belle fille, & qui n'avoit point d'héritiers assez proches ni assez avides pour s'opposer à ses bienfaits, lui donna la meilleure partie des restes de sa fortune, sans autre condition que de vivre auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Cette loi étoit une nouvelle faveur ; mais Catherine n'en devoit pas jouir long-tems. Le mal qui avoit consumé insensiblement la Reine, touchoit au comble, & des parties intérieures où il avoit étendu depuis long-tems ses ravages, il se communiqua visiblement au-dehors. Son sang corrompu par tant de noires agitations devint comme un poison, qui infecta toutes les parties qu'il devoit nourrir. Sa peau se sécha jusqu'à s'en aller en poussiére. Son estomac se rétrécit, & ses yeux aussi creux que s'ils eussent été enfoncés avec violence, perdirent tout le feu qui avoit servi si long-tems d'interpréte aux grands sentimens de son ame. Il lui en resta néanmoins toute la tendresse & toute la bonté jusqu'à son dernier soupir. Elle em-

ployа ſa derniére heure à diſtribuer le peu de bien qui lui reſtoit, entre ſes Domeſtiques; & ſa mort arriva le 25 d'Août 1482. au Château de Dampierre qui appartenoit à Vignoles, où l'on ne dit point par quel motif elle s'étoit fait conduire.

L'Hiſtoire ne nous apprend point d'autres circonſtances de ſa mort, & *Baudier* (*a*) même, ſi fécond d'ailleurs en harangues & en réfléxions, s'eſt abſtenu comme par reſpect, de mêler ici les ornemens de ſon imagination au ſimple récit de la vérité. Il aſſure ſeulement, comme pluſieurs autres Ecrivains, que la Reine mourut de douleur; c'eſt-à-dire, qu'ayant langui dans une continuelle triſteſſe, elle ſuccomba enfin à des impreſſions que le tems n'eut pas le pouvoir d'effacer, car douze ans qui s'étoient paſſés depuis la mort de Henri VI. & du Prince de Galles ne permettent point de regarder la ſienne comme un de ces accès violens qui épuiſent tout d'un coup les forces de la nature.

(*a*) Il a écrit une vie de Marguerite d'Anjou, d'où j'ai tiré pluſieurs choſes. Mais il n'a pas connu les Ecrivains Anglois.

On trouve dans quelques Ecrivains que le Roi Edouard fut soupçonné de lui avoir fait donner du poison. Un autre en accuse le Duc de Glocester. Ils ne pouvoient ignorer ses liaisons avec l'héritier de la Maison de Lancastre, & tous deux avoient un intérêt presqu'égal à ravir à ce Prince un conseil & un appui si redoutable. Mais la vraisemblance ne réussit point sans preuves à se transformer en vérité. Je me figure même que j'ai découvert la source de cette fausse imputation dans une erreur qui m'a paru sensible. Ceux qui chargent Edouard ou le Duc de Glocester d'avoir contribué à la mort de la Reine, ajoûtent qu'ils employerent pour cet attentat un Médecin nommé *Bray*, qui feignant d'être passé en France pour s'instruire en voyageant, s'arrêta quelque tems en Anjou. Mais on trouve d'un autre côté qu'après la mort d'Edouard, & lorsque le Duc de Glocester se fut élevé sur le Trône par le meurtre de ses Neveux, la Comtesse de Richemont, d'intelligence avec le Duc de Buckingham

pour rappeller de Bretagne le jeune Lancaſtre & pour le marier avec la Princeſſe Eliſabeth, fille aînée d'Edouard, ſe ſervit de Bray, ſon Médecin, dans les communications qu'elle eut avec la Reine, mere de cette Princeſſe. Un Uſurpateur ſoupçonneux pouvant s'irriter du moindre ombrage, la Comteſſe & le Duc firent choix d'un Miniſtre dont ils connoiſſoient également la fidélité & les lumiéres. Pourquoi multiplier ici les Médecins du même nom, & leur attribuer des commiſſions ſi différentes ? Il me ſemble fort naturel que la Comteſſe de Richemont, impatiente peut-être du retardement de Jeffreys, eût envoyé Bray en Bretagne & en Anjou, pour ſe délivrer des inquiétudes qu'elle en pouvoit reſſentir. Ainſi loin d'avoir ſervi d'inſtrument aux fureurs d'Edouard & de ſon frere, il n'auroit paru chez la Reine qu'à titre d'ami & pour contribuer à ſa ſanté plutôt qu'à ſa mort.

La perte d'une Reine ſi reſpectable par ſes grandes qualités & ſi digne de compaſſion par ſes infor-

tunes, ne fut pleurée sincérement que de ses Domestiques, & peut-être du jeune Comte de Richemont, qui sentit bientôt ce qu'il avoit à regreter dans son amitié & dans ses conseils. Edouard commença de ce jour à se croire bien affermi sur son Trône, quoiqu'il lui restât fort peu de tems pour en jouir. Il affecta néanmoins de donner des éloges à la mémoire de son Ennemie, & déclarant que toute sa haine étoit ensevelie avec elle, il donna une marque publique de cette réconciliation, en faisant transporter le corps du Roi Henri VI. de Chelsea dans l'Eglise de Westminster, où il lui fit élever un fort beau Monument. Son dessein étoit d'y rejoindre les deux Epoux, & l'ordre fut envoyé à son Ambassadeur en France de demander le corps de Marguerite à Louis XI. mais l'exécution en fut interrompue par la nouvelle de sa mort. Louis s'imagina aussi-tôt qu'il ne restoit personne en Angleterre qui désirât fort impatiemment ce transport. Il parut fort indifférent lui-même aux der-

niéres circonſtances de la Reine ; comme il avoit été peu ſenſible aux embarras où elle s'étoit quelquefois trouvée pendant ſa vie. Le goût de ce Prince n'étoit pas pour le mérite héroïque. Dans le beſoin continuel où il étoit d'argent pour les dépenſes de la Guerre, il regardoit ſa penſion comme un fardeau. D'ailleurs, une mort qui mettoit le dernier ſceau à la donation du Roi René ne pouvoit lui cauſer des regrets bien ſincéres. Auſſi avoit-il négligé Marguerite juſqu'à la laiſſer quelquefois dans la néceſſité de recourir pour vivre à la généroſité de Vignoles. Elle étoit en Anjou ſans aucune ombre de la Majeſté Royale. Quelques Anglois, qui s'étoient attachés à elle, compoſoient toute ſa Cour, & lui faiſoient payer cher ce reſte de grandeur, par la difficulté qu'elle avoit à l'entretenir. Cependant, au milieu de ſes beſoins, elle avoit ſçu trouver dans ſon économie de quoi fournir à ceux du Comte de Richemont, ou de quoi ſuppléer du moins aux médiocres ſecours qu'il recevoit de la Comteſſe ſa mere.

Elle se retranchoit encore tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienséance de son rang, pour suivre l'usage d'un siécle où la piété consistoit particuliérement dans les libéralités qu'on faisoit aux Eglises & aux Monasteres. Son caractére néamoins étoit si peu tourné à la superstition que dans tout le cours de son régne, on ne remarque point qu'elle ait affecté une seule de ces pratiques éclatantes dont les Souverains de son siécle ne se dispensoient pas plus que leurs Sujets, telles que les vœux, les Pélerinages, l'empressement outré pour les Reliques & pour les indulgences; ni que l'exemple même d'Edouard, qui avoit quelquefois recours à cet artifice pour en imposer au Peuple, l'ait jamais engagé à se servir contre lui des mêmes armes. Si elle fit quelqu'établissemens en faveur de la Religion, ce fut dans des vûes dignes de son objet; & la vanité qui porte ordinairement les Princes à ces fastueuses fondations, eut si peu de part aux siennes, qu'elle négligea même de s'en attribuer la gloire. Ainsi le Collége d'*Eaton*, qu'elle fonda

près de Windſor, paſſa dès ſon origine pour l'Ouvrage du Roi ſon mari.

Quelques traits répandus dans divers Ecrivains n'ajoûteront rien à l'idée qu'on a dû prendre de ſa fermeté & de ſon courage. Cependant, quoique la difficulté de les rapporter à quelque tems fixe de ſa vie me les ait fait omettre dans le cours de ma narration, je ne veux rien dérober à ſa gloire. On raconte que dans la haine qu'elle porta longtems au Comte de Warwick, ne l'ayant jamais aſſez connu pour l'eſtimer particuliérement, & ſa prévention lui faiſant trouver beaucoup de peine à ſe perſuader ce qu'elle entendoit publier de ſon mérite, elle réſolut de ſe procurer une occaſion de le mettre tout à la fois à pluſieurs ſortes d'épreuves. On ne dit point ſi c'étoit pendant la Guerre ou dans un intervalle de Paix. Ayant confié ſon deſſein à quatre des plus braves Seigneurs de ſa Cour, elle fit dire au Comte que cinq Cavaliers, qui avoient des difficultés à terminer avec lui, ſouhaitoient de le voir

dans

dans un lieu qu'elle lui marquoit, & que pour ne lui donner aucune défiance de leur bonne foi, ils lui laissoient la liberté de se faire accompagner de quatre amis. Elle ne douta point que le Comte, dont toute la passion étoit pour les avantures extraordinaires, ne fût empressé de se trouver au rendez-vous. Mais elle y étoit la premiére, armée de toutes piéces, elle & ses quatre Confidens. Elle poussa au Comte, la visiére baissée, & le prenant seul à l'écart; elle lui confessa son séxe, avec toutes les flatteries qui pouvoient lui persuader que c'étoit un emportement d'amour qui lui avoit fait prendre une voie si étrange pour se procurer son entretien. Après avoir éprouvé son esprit par ce badinage, elle parut attendre quelque chose de plus de sa galanterie, & cédant à la proposition qu'il lui fit de s'approcher d'un Bois voisin, elle le conduisit au lieu où elle avoit posté dix hommes à pied, qui avoient reçu ses ordres. A peine fut-il entré dans le Bois, qu'il se trouva enveloppé de ces dix hom-

mes, mais de maniére néanmoins qu'étant à cheval, il auroit pu facilement s'échapper par la fuite. La Reine ayant poussé son cheval aussi-tôt, se mit derriére ses gens, qu'elle conjura d'une voix haute, de la vanger d'un téméraire. Elle jouit pendant quelques momens du plaisir de voir le Comte incertain; mais soit que cette Comédie fut soutenue avec trop peu de vraisemblance, soit qu'il eut effectivement assez de résolution pour mépriser le péril, il parut si disposé à ne pas s'effrayer du nombre, que la Reine arrêta ses gens; & sans cesser de se tenir le visage couvert, « allez, » Comte, lui dit-elle, vous êtes ga- » lant, vous êtes brave, mais vous » manquez de prudence. »

La même superstition qui entraînoit les petits & les grands dans une infinité de pratiques aussi opposées à la raison qu'à la véritable piété, avoit donné beaucoup de crédit dans ce siécle aux apparitions des Morts & aux sortiléges. Il y a quelque lieu de douter si ceux qui exerçoient alors la Magie étoient per-

fondés eux-mêmes de la vérité de leurs opérations, ou si quelque supériorité d'esprit & de lumiéres les mettant en état d'abuser de la crédulité du Public, ils ne cherchoient qu'à le tromper par des impostures; mais la crainte du mal qu'on les croyoit capables de causer, ou l'espérance des services qu'ils pouvoient rendre en faisoit des personnages si importans qu'ils se trouvoient mêlés dans les plus grandes affaires. On a vû dans cette Histoire à quoi cette manie exposa la femme d'un Prince du Sang, oncle du Roi, & son premier Ministre. Le procès du Duc de Clarence m'auroit fourni d'étranges détails, si je les avois crus dignes de tenir quelque rang dans une narration noble & sérieuses. Et le moindre panchant pour ces badines observations ne m'auroit pas permis d'oublier le Duc de Glocester, frere d'Edouard, qui après s'être lui-même exercé toute sa vie dans les plus noires pratiques, accusa la Reine Elisabeth, Madame Shore & le Lord Hastings d'avoir employé le pouvoir de l'Enfer pour

ture la timidité qu'elle marqua dans toutes les occasions où la vie du Prince lui parut menacée de quelque danger. Mais au milieu de tant de révolutions, & sans cesse à la veille de quelque nouvelle disgrace, la tendresse d'une mere pouvoit-elle être un moment sans allarmes ?

On ignore dans quel lieu le corps du Prince de Galles fut transporté après la Bataille de Teukelsburi. Un Historien assûre qu'il fut enterré dans une Abbaye voisine, mais sans la nommer. Cependant il est certain par divers témoignages, que pendant près de sept ans que la Reine passa en France jusqu'à sa mort, elle envoya chaque année un de ses gens en Angleterre, pour rendre à ce Prince & à son Mari les devoirs de sa tendresse & de sa piété sur leur Tombeau. On s'étonna qu'Edouard, en déposant les Cendres de Henri dans l'Eglise de Westminster, parut oublier celles du Prince son fils, & l'on ne put s'en imaginer d'autre raison que l'espérance qu'il avoit de justifier le

barbare traitement qu'il avoit fait à ce Prince, en affectant de ne le pas reconnoître pour le fils de Henri. J'ai fait remarquer que le Duc d'Yorck, Pere d'Edouard, & tous les Partisans de sa maison, avoient accusé hautement la Reine de l'avoir eu du premier Duc de Sommerset. Mais si ce fut le motif d'Edouard pour lui refuser la sépulture entre les Princes de la Maison Royale des Plantagenets, il faut admirer la Justice du Ciel, qui permit que sa Naissance lui fut contestée à lui-même par ses propres freres, & que le Duc de Glocester abusât ensuite de ce prétexte pour arracher barbarement la vie & la Couronne à ses deux Fils. Entre les Articles qui avoient fait condamner le Duc de Clarence au supplice, on lui avoit reproché, « d'avoir avancé que le Roi n'étoit » pas fils du Duc d'Yorck, mais » d'un autre homme, que la Du- » chesse leur Mere avoit reçû dans » son lit. » La mort d'Edouard, ayant suivi de fort près celle de Marguerite, le Duc de Glocester ne trouva point de moyen plus sûr

pour uſurper la Couronne, que de renouveller cette accuſation, & de charger ouvertement ſa Mere du crime d'adultére.

Ainſi la vengeance de Marguerite, dont la Providence s'étoit réſervé le ſoin, commença bientôt après ſa mort, pour continuer juſqu'à l'extirpation entiére de tous ſes Ennemis & ſes Perſécuteurs. Le Duc de Gloceſter en fut d'abord l'inſtrument, & la commença par des coups terribles. Le Roi ſon frere étant mort, ſoit du poiſon qu'il lui avoit fait prendre, ſoit, comme d'autres Hiſtoriens l'ont rapporté, d'une débauche de table qui épuiſa ſubitement ſes forces, il ne tarda point à ſe défaire de tout ce qu'il lui connoiſſoit de Serviteurs fidéles & par conſéquent d'Ennemis de la Maiſon de Lancaſtre & de la Reine. Quoique ce détail n'appartienne point néceſſairement à cette Hiſtoire, il peut s'y lier ſans violence par le rapport que pluſieurs de ces malheureuſes victimes ont eu aux principales diſgraces de la Reine. On s'intéreſſe dans une vie particuliére,

à

à tous les Perſonnages qu'on a vus ſur la Scéne ; & quelque ſorte d'impreſſion qu'ils ayent fait naître, la curioſité n'eſt pas ſatisfaite, s'il manque quelque choſe à la connoiſſance de leur ſort.

Le Lord Haſtings, par exemple, l'un des principaux ſoûtiens d'Edouard, le Miniſtre auſſi-bien que le Conſeiller de ſes plus ſanglantes entrepriſes, &, ce qui doit redoubler l'intérêt, l'un des Meurtriers du Prince de Galles, ſemble être ici comptable, ſi l'on me permet cette expreſſion, des derniéres circonſtances de ſa fortune & de ſa vie. Le ſervice qu'il avoit rendu à la Reine, & les liaiſons de tendreſſe qu'il avoit avec Madame Shore ; n'empêcherent point qu'il ne demeurât conſtamment fidéle à Edouard. Il jura la même fidélité aux Enfans de ce Prince, dont l'aîné fut reconnu d'abord pour l'Héritier de la Couronne, ſous le nom d'Edouard V. Loin de ſe défier des vûes du Duc de Gloceſter, Haſtings s'unit à lui pour éloigner des affaires la Reine Veuve d'Edouard, qu'il haiſ-

ſoit ; & n'ayant pas peu contribué à faire déclarer le Duc, Régent & Protecteur du Royaume, il ſembloit ſe borner déſormais à la poſſeſſion de Madame Shore, qu'il entretint ouvertement après la mort du Roi. Cependant le Duc à qui il tardoit de ſe voir ſur le Trône, & qui ſentoit de quelle néceſſité il étoit pour lui, ou de s'attacher un Homme ſi redoutable, ou de le perdre, le fit preſſentir ſur ſon deſſein par un de ſes meilleurs Amis. L'ayant trouvé inébranlable dans ſon devoir, il ne penſa plus qu'à s'en délivrer. Je ne ferai que traduire le recit de cette exécution, qui eſt intéreſſante dans toutes ſes circonſtances.

Le Duc fit aſſembler le Conſeil à la Tour, ſous prétexte de régler la cérémonie du Couronnement du Roi. Il s'y rendit à neuf heures du matin, avec une contenance gaie, & careſſant tout le monde d'un air auſſi libre que s'il n'eut point été troublé par le moindre embarras. Il ſortit après y avoir demeuré quelques momens, & il pria les Sei-

gueurs du Conſeil de continuer leurs délibérations dans ſon abſence. Environ une heure après, il revint avec un viſage tout différent, fronçant le ſourcil, ſe mordant les lévres, & donnant mille marques d'une violente agitation. Il demeura quelque tems ſans parler, & rompant enfin le ſilence; Mylords, dit-il bruſquement à l'Aſſemblée, comment croiriez-vous devoir traiter des gens qui auroient conſpiré contre ma vie? On fut quelque tems ſans répondre, comme ſi la crainte eut glacé tous les Aſſiſtans; mais le Lord Haſtings prenant la parole, dit que ceux qui s'étoient rendus coupables d'un ſi grand crime méritoient, quels qu'ils fuſſent, d'être punis comme des Traîtres. C'eſt, reprit le Duc, *ma Sorciére* de Belle-ſœur, avec ſes Complices. Cette déclaration fut comme un coup de foudre pour quelques Membres du Conſeil, qui avoient toujours été attachés à la Reine, & qui craignoient d'être enveloppés dans la haine du Duc; mais Haſtings, qui étoit connu pour l'Enne-

mi particulier de cette Princeſſe, ne pouvoit être ſoupçonné d'avoir la moindre communication avec elle. Le Protecteur retrouſſa la manche de ſon habit, & faiſant voir au Conſeil ſon bras gauche, qui étoit entiérement deſſeché; « Voyez, s'é» cria-t-il avec une extrême émo» tion, ce que cette Sorciére, & la » malheureuſe Shore, ont fait par » leurs ſortiléges. Elles m'ont ren» du le bras tel que vous le voyez, » & ſi leur infâme complot n'eut » point été découvert par la pro» tection du Ciel, elles auroient » bientôt réduit tout mon corps » au même état. » Toute l'Aſſemblée, qui n'ignoroit pas que le bras du Duc étoit deſſeché depuis long-tems, demeura dans une extrême ſurpriſe. On ſçavoit d'ailleurs que la Reine avoit beaucoup d'averſion pour Madame Shore, & quand elle auroit pû former l'entrepriſe dont on l'accuſoit, il n'étoit pas vraiſemblable qu'elle eut choiſi cette Confidente. Haſtings, vivement ému pour l'intérêt de ſa Maîtreſſe, répondit avec quelques

marques de doute, que si elle avoit été capable d'une action si noire elle méritoit sans doute une sévére punition. « Quoi? reprit le Prote-» cteur avec un nouvel emporte-» ment, vous me répondez par des » *si*, comme si j'avois moi-même in-» venté cette accusation? Je sou-» tiens qu'elles ont conspiré ma mort, » & que vous êtes vous-même leur » complice. » En finissant ce terrible discours, il frappa deux fois du poing sur la table, & sur le champ on vit entrer dans la salle une Troupe de gens armés. Alors le Duc s'adressant au Lord Hastings, lui dit : « Je t'arrête pour crime de » haute trahison. Qui, moi, My-» lord, répondit Hastings? » Oui, toi, Traître, répliqua le Protecteur; & faisant signe à ses gens de se saisir de lui, à peine lui donna-t-il le tems de se confesser au premier Prêtre qui se rencontra. Il n'accorda pas un plus long intervalle pour lui dresser un échaffaut. L'ayant fait mettre sur une poutre qui se trouva dans la Place de la Tour, il ordonna qu'on lui abattit la tête en sa présence.

Haſtings étoit le Chef d'une des meilleures Maiſons d'Angleterre. Il étoit brave, prudent, fidéle. Mais il avoit dans le fond du caractére une férocité qui le rendoit terrible à ſes amis mêmes, & qui ne l'auroit pas fait choiſir à un homme vertueux pour le défenſeur d'une bonne cauſe.

Le Comte de Rivers, frere de la Reine Elizabeth, & le Lord Gray, l'un des enfans de ſon premier mariage, furent décapités ſous divers prétextes. Cette Princeſſe à qui l'Hiſtoire ne reproche point d'autre crime que le fruit qu'elle avoit tiré des violences de ſon Parti, ſe reſſentit auſſi de la vengeance du Ciel, non ſeulement par la douleur qu'elle eut de voir arracher de ſes bras les deux Princes ſes fils, & d'apprendre bientôt qu'ils avoient été égorgés à la Tour, mais par les infortunes perſonnelles dont elle fut accablée pendant le reſte de ſes jours. S'étant réfugiée à l'Abbaye de Weſtminſter auſſitôt que le Duc ſe fût ſaiſi du jeune Roi, l'Archevêque d'Yorck, qui la ſuivit dans cet azile,

la trouva dans un état digne de compassion, assise sur le plancher, déplorant son sort & celui de ses enfans, enfin commençant un cours de douleur, qui ne devoit finir qu'avec sa vie. Le Duc de Glocester étant Maître des deux Princes donna ordre à Brakenbury Gouverneur de la Tour de le délivrer de ces deux foibles Concurrens; mais cet Officier, quoique dévoué à son service, n'ayant pû se résoudre à une action si barbare, il lui envoya un ordre signé de sa main, de remettre au Porteur, pour une nuit seulement, les Clefs & le Gouvernement de la Tour. Brakenbury n'ayant pû refuser d'obéir, Tyrrel, qui étoit le Ministre choisi, fit entrer le soir ses Suppôts à la Tour; & la nuit suivante, pendant que tout le monde étoit livré au sommeil, il tua les deux jeunes Princes dans leur lit, & les fit enterrer sous un petit Escalier. En 1674, un jour qu'on faisoit quelque réparation à cet appartement de la Tour, on trouva des os d'enfans, qu'on prit pour ceux d'Edouard V. & du Duc

d'Yorck ; & dans cette ſuppoſition, Charles II, qui régnoit alors, les fit placer dans une Urne de Marbre entre les Tombeaux de Weſtminſter. On pourroit s'imaginer qu'Eliſabeth fut conſolée d'un malheur ſi cruel par la fortune de ſa fille aînée, qui monta ſur le Trône en épouſant le Comte de Richemont ; mais elle eut ſi peu de part à cette heureuſe révolution, qu'elle fut renfermée peu après dans le Monaſtére de *Bermundſey*, qui lui ſervit de Priſon juſqu'à la fin de ſes jours.

La ſoif du ſang ne fit que redoubler dans le Duc de Gloceſter après la mort de ſes Neveux. Comme il ſe croyoit intéreſſé à ſe défaire ſucceſſivement de toutes les Créatures de ſon frere, ſes coups ſembloient toujours dirigés par le Ciel ſur les deſtructeurs de la Maiſon de Lancaſtre. La Ducheſſe d'Exceſter, cette femme cruelle, qui avoit traité ſi durement ſon Mari, & qu'on ne ſoupçonnoit pas ſans raiſon d'avoir contribué à ſa mort, n'échappa point aux fureurs de ſon frere. Thomas de *S. Leger*, qu'une paſſion déréglée lui

avoit fait épouser après sa séparation, périt à ses yeux par la main d'un Bourreau ; & si la considération de son sexe la sauva du supplice, elle se vit réduite à une situation si misérable qu'elle prit le parti de se retirer volontairement dans un Couvent. Bientôt la barbarie du Duc, excitée par de nouvelles terreurs, prit une carriére plus vaste pour se satisfaire. Il créa Vice-Connétable un Chevalier nommé *Ashton*, dont il connoissoit le caractére aussi sanguinaire que le sien, & l'ayant revêtu d'un pouvoir si étendu qu'il pouvoit juger sans appel, & faire exécuter sur le champ tous ceux qui lui paroîtroient suspects de quelque mauvaise intention contre le Gouvernement, il l'envoya dans plusieurs Provinces, avec des ordres secrets de proscription qui coûterent la vie à quantité d'illustres Malheureux. Les Historiens racontent qu'Ashton ayant résolu la perte d'un Gentilhomme des plus distingués du Comté de Devon, alla descendre chez lui, comme s'il n'eut pensé qu'à prendre quelque ra-

fraîchissement dans sa route. La terreur que le seul bruit de sa commission faisoit marcher devant lui, avoit disposé tout le monde à le recevoir avec autant de respect que la personne même du Roi. Le Gentilhomme n'épargna rien pour le bien traiter, & ne se défiant de rien il s'efforça de lui marquer par ses caresses qu'il regardoit sa visite comme une faveur. Après le dîner, qui avoit été somptueux, Ashton lui proposa de faire un tour de promenade aux environs. Il avoit donné à ses Gens des ordres qu'ils avoient eu le tems d'exécuter. Un Gibet fort élevé, qui se trouva dressé à peu de distance de la Maison, paroissant causer quelque surprise à son Hôte, il lui demanda s'il croyoit pouvoir deviner au supplice de qui il étoit destiné. Le Gentilhomme ayant répondu simplement qu'il l'ignoroit; c'est pour vous, reprit Ashton, & sur le champ il l'y fit pendre par ses Satellites. Ce seroit m'écarter de mon dessein que de m'arrêter trop long-tems à ces funestes éxécutions.

Mais je ne sçais quel nom je dois donner à la triste fin d'une malheureuse Princesse, qui n'a dû paroître ni assez coupable pour avoir mérité son châtiment, ni assez innocente pour inspirer ici autant de compassion qu'on n'auroit pû lui en refuser dans d'autres circonstances. Je parle d'Anne Nevill, Veuve du Prince de Galles, fils de Henri & de Marguerite, & mariée, comme on ne peut l'avoir oublié, au meurtrier de son Mari, au destructeur d'une malheureuse Maison qui étoit devenue la sienne, enfin au Prince cruel dont je raconte ici les fureurs. Il n'avoit jamais eu pour elle assez de considération pour faire bien juger du motif qui l'avoit porté à l'épouser. Cependant en usurpant le Trône., sous le nom de Richard III, il l'avoit fait couronner avec lui, & la satisfaction de se voir Reine la consoloit sans doute de mille infortunes qui l'avoient conduite à une si heureuse fin. Mais il tomba dans l'esprit à l'Usurpateur que pour affermir sa puissance, il lui manquoit d'avoir épousé la Princesse Elizabeth,

fille & héritiére du feu Roi son frere, & ce fut assez pour lui faire naître le dessein d'ôter la vie à sa femme Il n'auroit pas eu besoin d'employer le poison, si la dureté des traitemens & des discours avoit suffi. Mais n'ayant pû réussir par ses mépris qu'à la jetter dans une langeur qui ne lui promettoit pas une mort plus prompte, il prit enfin le parti de l'empoisonner. Ce fut le moins heureux de ses crimes. Elizabeth rejetta la Couronne avec horreur, lorsqu'elle lui fut présentée d'une main si détestable. N'ayant qu'un fils, qu'il avoit déja créé Prince de Galles, il eut le chagrin de le voir mourir d'une maladie précipitée, & pendant le reste de son régne, qui ne dura qu'environ deux ans, il s'efforça envain de faire surmonter ses répugnances à la fille d'Edouard.

Mais tant de punitions éclatantes n'auroient point assez justifié la Providence, si celui qu'elle avoit choisi pour l'exécution de ses vengeances, & qui n'avoit fait que multiplier ses propres crimes, en servant de

Miniftre à la Juftice du Ciel, étoit échappé lui même à l'Arrêt fanglant qui fembloit être porté contre tous les Perfécuteurs de Henri & de Marguerite. Il s'étoit rendu tranquille à force de répandre du fang, & lorfqu'après avoir découvert les projets du Duc de Bukingham en faveur du Comte de Richemont, il crut en avoir coupé le cours par le fupplice du Duc, il commençoit à fe flater que fes Ennemis manquant déformais de hardieffe ou de forces, il ne lui reftoit qu'à joüir du plaifir de les avoir abbatus. Cependant le Comte de Richemont, dont les efpérances augmentoient tous les jours, par les intrigues de la Comteffe fa Mere, & de la Veuve même d'Edouard, dont on étoit convenu qu'il épouferoit la Fille aînée en montant fur le Trône, fit fa defcente dans le Païs de Galles, avec plus de bonheur que celle qu'il avoit déja tentée fur la Côte de Cornouailles, & qui avoit couté la vie au Duc de Buckingham. Cette partie de l'Angleterre étant remplie de fes Partifans, il fe vit bientôt à la tête

d'une Armée nombreuſe, avec laquelle il s'avança juſqu'au centre du Royaume. Stanley, qui avoit épouſé ſa Mere, ne balança point à ſe déclarer pour lui, au riſque de voir maſſacrer ſon fils unique, que l'Uſurpateur avoit retenu pour Garant de ſa fidélité. L'ordre en fut donné, & ce fut le dernier crime de Richard; car les coups furieux par leſquels il ſignala ſon déſeſpoir à la Bataille de Boſworth qui ſuivit immédiatement, & la multitude d'Ennemis qu'il tua de ſa propre main, ne peuvent donner d'ailleurs qu' une haute idée de courage. S'il y eut joint autant de conduite, c'étoit fait peut-être de toutes les eſpérances du Comte de Richemont, & de ſa vie même, qui fut attaquée avec une obſtination incroyable par ce terrible Ennemi. Richard ayant apperçû le Comte ſe jetta au travers de la mêlée pour le joindre. Envain pluſieurs Seigneurs tenterent ſuccceſſivement d'arrêter ſon impétuoſité Après en avoir renverſé un grand nombre, il tua le Chevalier Brandon qui portoit l'Etendart du Comte, & qui s'étoit

mis devant lui pour le couvrir. Le Chevalier Chefney ayant pris la place de Brandon fut renverfé auffitôt d'un coup de Lance. On ne reproche point au Comte de Richemont d'avoir évité le combat; mais dans le moment que les deux Rivaux alloient décider eux-mêmes leur querelle, le Lord Stanley qui cherchoit à mériter par un fervice important l'oubli de tous les maux qu'il avoit caufés à la Maifon de Lancaftre, prit l'Armée de Richard en flanc & pouffa fi impétueufement fon attaque qu'il la mit dans un défordre qui ne put être réparé. La confufion que ce mouvement produifit tout d'un coup fépara malgré eux les deux Princes; & Richard, qui fe crut trop certain de fa défaite, ne pouvant fe réfoudre ni à fuir ni à courir le rifque de tomber entre les mains du Vainqueur, fe jetta avec un cri terrible au milieu de fes Ennemis, où il trouva bientôt la mort qu'il paroiffoit chercher.

Il s'étoit fait donner fa Couronne en s'armant pour le combat, dans le feul deffein d'être mieux reconnu

& de faire souvenir ses Troupes qu'elles combattoient pour lui. Elle fut trouvée par un soldat, qui la remit à Stanley, & ce Seigneur ayant aussitôt joint le Comte de Richemont la lui posa sur la tête, en le félicitant de sa Victoire, & en lui donnant le titre de Roi. « Le corps » de l'Usurpateur fut trouvé parmi » les Morts, nud, ensanglanté & » couvert de boüe. » Dans cet état on le mit de travers sur un cheval, la tête pendant d'un côté, & les pieds de l'autre, pour être porté à Leicester, où il fut enterré sans la moindre cérémonie, après avoir servi pendant deux jours de spectacle au Peuple.

Ashton & Catersby, les deux plus fidéles Ministres de ses injustices & de ses cruautés, furent faits Prisonniers, par une espéce de confirmation du soin de la Providence à ne pas laisser échapper le moindre reste des Ennemis de Marguerite. Ils furent exécutés deux jours après, sans que le nouveau Roi parût avoir plus de raisons pour les traiter avec cette rigueur que pour épargner

gner une infinité d'autres Prisonniers à qui il prit le parti de faire grace. Et l'aveu que Catesby fit en mourant ne marque pas moins combien la protection du Ciel étoit déclarée pour le Restaurateur de la Maison de Lancastre. Ce Perfide, qui n'avoit mérité la confiance de Richard que pour avoir trahi les plus honnêtes gens de l'Etat, avoit demandé instamment, dans le court intervalle qu'il y eut jusqu'à son supplice, la liberté d'entretenir un moment le Comte de Richemont, sous prétexte qu'ayant été chargé pendant quelque tems de l'administration du Royaume, il avoit des communications importantes à faire au nouveau Roi. Ceux qui avoient jugé le plus favorablement de son dessein, l'avoient regardé comme une ruse, qui pouvoit servir à lui faire obtenir la vie; & le Comte en rejettant ses offres, s'étoit contenté de répondre, qu'il ne vouloit pas d'une vérité qui seroit venue à lui par un Canal si impur. Mais lorsque Catesby fut assûré, par cette réponse, qu'il ne lui restoit aucun espoir à la

clémence du Vainqueur, il tira un Poignard, qu'il avoit trouvé le moien de cacher adroitement dans ses habits; & le jettant par terre avec un furieux dépit; « Qu'il re- » mercie la fortune, dit-il, en par- » lant du Comte, de l'avoir servi » jusqu'à la fin; car s'il m'eût accor- » dé ce que je lui demandois, son » supplice auroit précédé le mien. »

Mais cette prompte & sévére vengeance, qui envelopppa sucessivement tous les Ennemis de Marguerite, n'étoit plus, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, qu'une espéce de réparation que la Justice du Ciel faisoit à la mémoire de cette grande Reine, ou une justification éclatante que la Providence croyoit se devoir à elle-même. Marguerite reposoit déja dans le Tombeau de ses Peres; & quand elle auroit été témoin du châtiment de ses Persécuteurs, les sentimens de Religion dont elle s'étoit remplie pendant les derniéres années de sa vie, ne lui auroient fait voir dans ces terribles catastrophes que des exemples de la misére humaine, qui dans un cœur

guéri de toutes les passions auroient produit infailliblement plus de pitié que de joie. Le Roi René, pendant le séjour qu'il avoit fait en Anjou, s'étoit fait construire dans l'Eglise Cathédrale d'Angers un Tombeau de Marbre, où son Corps avoit été apporté de Provence. Sa fille y fut placée près de lui, & leurs cendres se conservent encore dans ce Monument.

Les soins que j'ai pris pour me procurer d'autres instructions sur les derniéres années de la Reine, & sur les circonstances de sa demeure en Anjou, m'ont apporté peu de lumiéres. On ne trouve dans les Anglois que les détails Historiques que j'y ai recueillis, & qui regardent moins la vie particuliére de Marguerite que leurs propres affaires. Angers & Saumur, où j'espérois découvrir quelques traces d'un tems qui n'est pas fort éloigné, ne m'ont pas même fourni des éclaircissemens certains sur la demeure habituelle de la Reine. Cependant si l'on joint à diverses raisons qu'on a dû remarquer dans la derniére Partie de cet Ou-

vrage, quelques recherches dont j'ai l'obligation à la politesse & aux bons offices de M. *du Tronchay*, Sénéchal & Lieutenant Général de la Sénéchaussée de Saumur, on se persuadera comme moi qu'elle demeuroit au Château de *Reculée* dans le voisinage d'Angers. Le Roi son pere avoit acheté cette Terre de Pierre *d'Aillon*, le 10. Juin 1467, pour la somme de 213 livres 15 sols. Il y avoit fait bâtir une espéce d'Hermitage sur la Riviére de Mayenne, où il alloit prendre quelquefois le plaisir de la Pêche. Dans les vûes qui avoient conduit Marguerite en Anjou, il paroît naturel qu'elle eût choisi pour retraite un lieu consacré par les innocentes occupations de son Pere, & dont la seule description convient au goût que ses malheurs lui avoient inspiré pour le repos de la solitude. L'état où le Château de Reculée est aujourd'hui n'empêche pas de croire qu'il n'ait pû faire une meilleure figure au quinziéme siécle. Il se trouve changé en Cabaret, sous l'Enseigne *du Roi des Gardons*; mais suivant le

Mémoire de M. du Tronchay, il y reste encore quelques Peintures de René. Enfin ce n'est pas le mauvais état du Château qu'il faut faire valoir, pour nous persuader que Marguerite ne pouvoit l'habiter, puisqu'il est certain qu'elle y reçût les Ministres de Louis XI., qui vinrent lui demander une nouvelle confirmation du Testament de son pere. L'Hermitage du Roi René est aujourd'hui un Couvent de Capucins.

Le Château de Dampierre où Marguerite mourut, appartenoit à François de la Vignole sieur de *Morains*, que j'ai nommé mal à propos *de Vignole*, après quelques Ecrivains Anglois. Il possédoit dans cette Paroisse les Fiefs de *Morains & du Parois*, au premier desquels la Seigneurie est attachée. Les restes du Château de Dampierre consistent dans quelques Mazures, où l'on distingue encore les Armoiries des Ducs d'Anjou, qui en étoient apparemment les premiers Seigneurs. On ignore quel Emploi la Vignole occupoit dans la Maison du Roi René; mais la confiance qui porta

ce Prince à se charger en mourant du soin de sa fille, doit faire prendre une haute opinion de son mérite & de son rang. Il n'est pas surprenant que Marguerite vécût assez familiérement avec un homme de ce caractére, pour s'être fait traiter chez lui de la maladie qui la mit au Tombeau.

Le Portrait de cette Princesse se trouve dans un *Vitral* de l'Eglise des Cordeliers d'Angers; distingué apparemment par son nom ou par ses armes, puisqu'on ne me marque point sur quel témoignage on croit que c'est elle qu'il représente. Dom Bernard de Mont-Faucon l'a fait graver dans ses *Monumens de la Monarchie Françoise*, & l'on y reconnoit cette beauté qui fit l'admiration de son siécle. Mais tant de vertus héroïques, dont j'ai renouvellé la mémoire, doivent être pour MARGUERITE D'ANJOU une recommandation bien plus glorieuse aux yeux de la Postérité.

Fin de la quatriéme & derniére Partie.

Fautes considérables qui se sont glissées dans l'impression.

PREFACE. Page XIV. ligne 16. *appercevra*, *lisez* s'appercevra.

I. Partie. p. 1. *l.* 12. *possession*, *lis.* succession.

Page. 19. *l.* 12. *indéterminé*, *lis.* déterminé.

Page 25. l. 1. *d'une*, *lis.* à

Page. 38. l. 9. *Marie*, *lis.* Marguerite.

Page. 121. l. 4. *Douariére de Frauce*, *lis.* d'une Princesse de France, Reine Douariére d'Angleterre.

II. Partie. p. 32. l. 10. *vingt mille*, *lis.* cinq mille.

Page 109. *du genie*, *lis.* de genie.

III. Partie p. 33. l. 12. *dont la mort dissipa*, *lis.* dont la mort, arrivée au combat de Mont-l'hery, dissipa, &c.

Page 117. l. 5. *les lis.* le

Page 144. l. 15. *quarante-cinq ans*, *lis.* trente-cinq ans.

4 vols.

J. O'D. Fenning

12.11.79





